

Le Pêle-mêle : journal humoristique hebdomadaire

I. Le Pêle-mêle : journal humoristique hebdomadaire. 1925-03-29.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Le Pêche-Mêlé

POUR TOUS et PAR TOUS

FAÇON DE PARLER



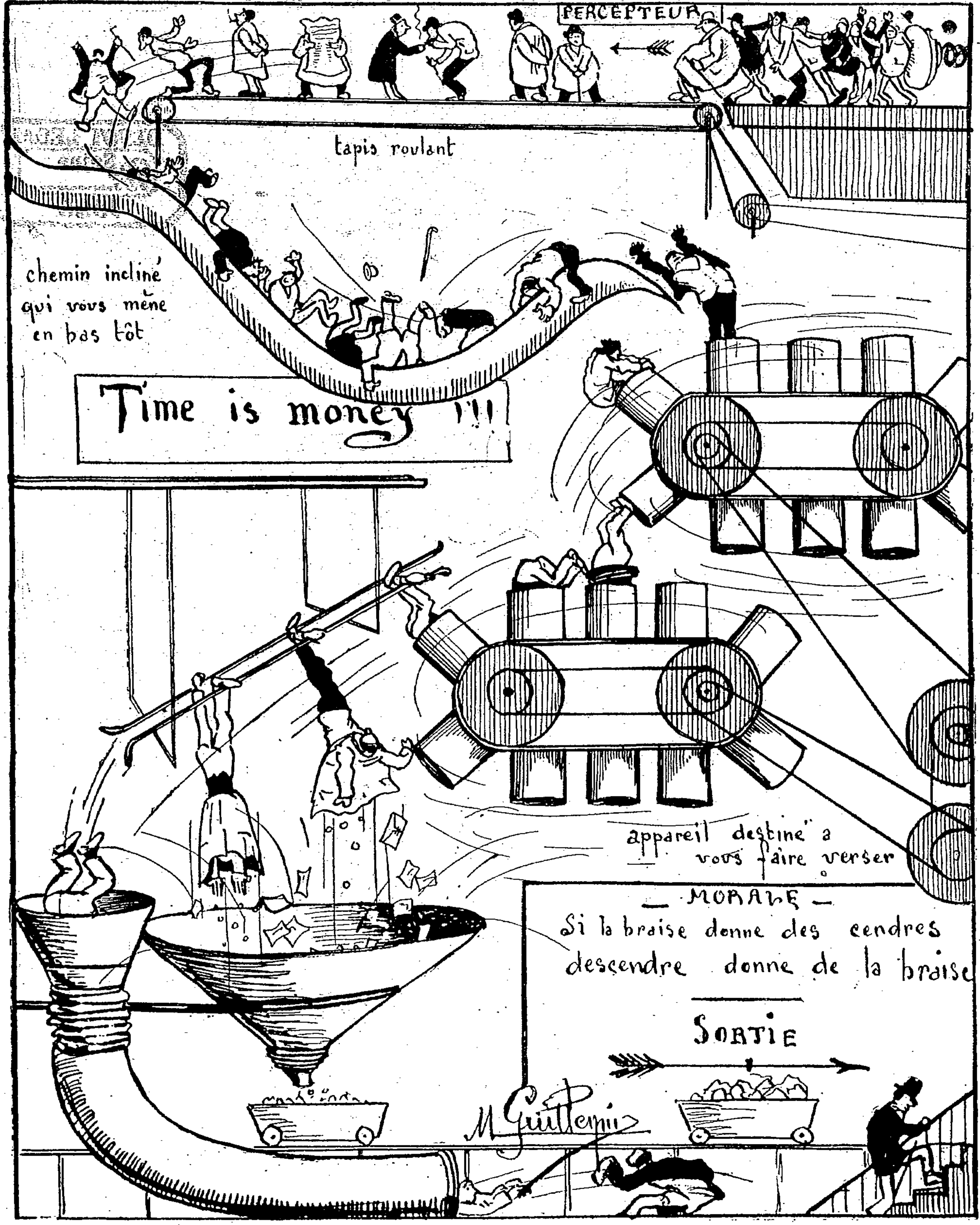
— Je viens de chez le docteur Hygrèque. Extrêmement connu, le docteur Hygrèque! Figurez-vous... son salon était tellement plein que j'ai dû attendre mon tour pendant plus de deux heures.

— Mazette! pour attendre si longtemps chez le médecin, il faut en avoir une santé!

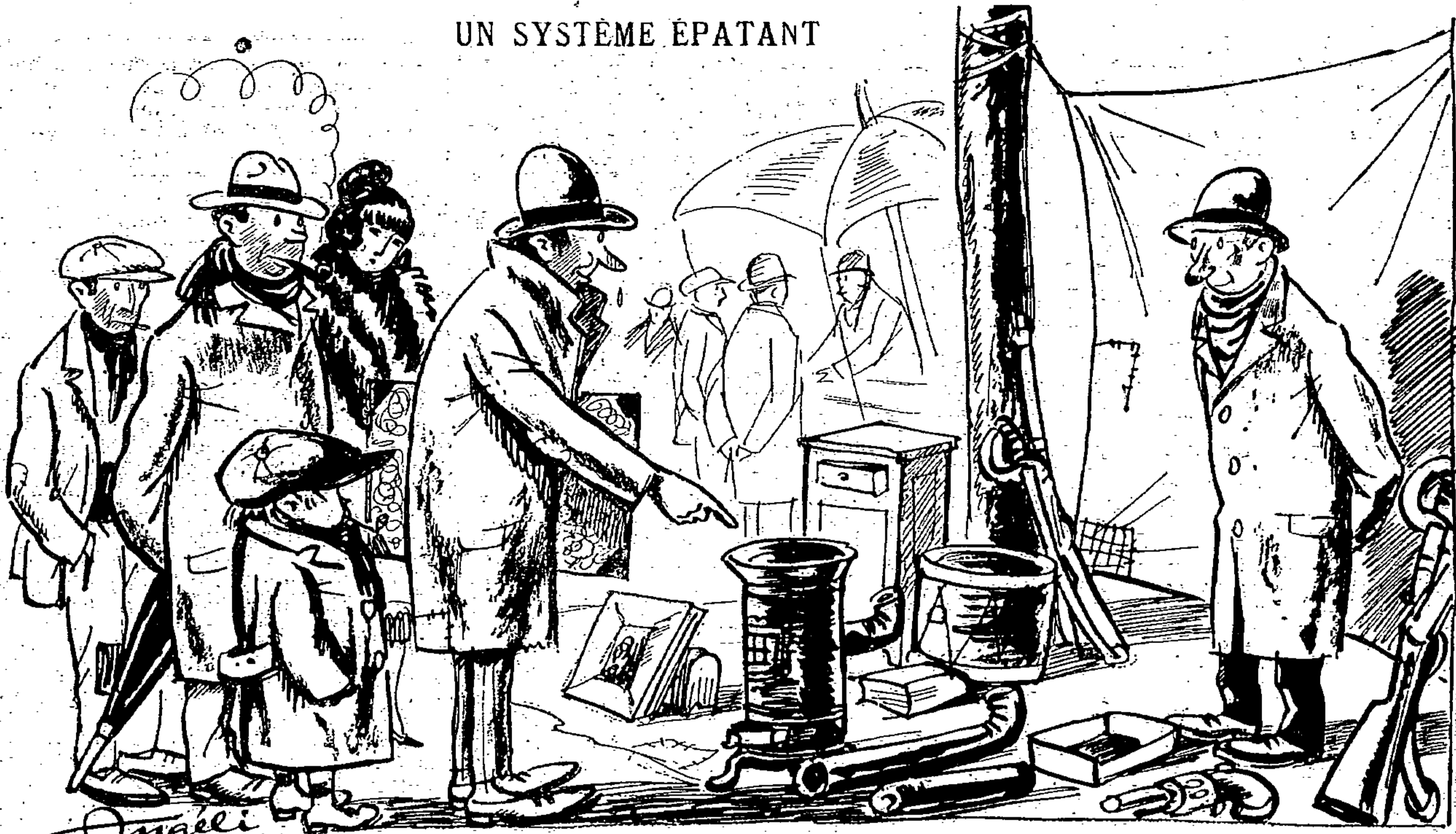
ABONNEMENTS		Journal Humoristique Hebdomadaire	On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
FRANCE..	Un an... 20 francs. Six mois... 10 fr. 50.		
ETRANGER	Un an... 25 francs. Six mois... 13 francs.	ADMINISTRATION	Compte Chèque postal n° 259-10.
3, rue de Stocroy, Paris (X ^e). Pour tout changement d'adresse, envoyer la dernière bande et 60 centimes en timbres-poste.			

LES GRANDES INVENTIONS DU "PÊLE-MÊLE"

APPAREIL A RECOUVRER LES IMPOTS



UN SYSTÈME ÉPATANT



— Qu'est-ce que ça brûle, ce petit poêle-là ?
— N'importe quoi... même du charbon, si vous en avez!...

L'IMPORTUNE SONNERIE ou L'HORLOGE A REPETITION

Monsieur, l'équilibre mal assuré, rentre à des heures indues. Avant d'ouvrir la porte d'entrée, il s'est déchaussé. Il fait tourner la clef dans la serrure avec des précautions de cambrioleur. S'il pouvait avoir la chance de trouver madame endormie!



Dans le vestibule, monsieur se dirige à tâtons, prenant grand soin de ne heurter aucun objet. Ses yeux s'habituent à l'obscurité. Allons, tout va bien : sous la porte de la chambre à coucher aucune lumière ne filtre. Madame, lasse de lire, a dû souffler la lampe et glisser dans un sommeil réparateur et bienfaisant. Bienfaisant surtout pour monsieur, qui ainsi

échappera à la scène redoutée. Aussi bien, quand on va au banquet des Anciens Pécheurs à la ligne, ce n'est pas un motif pour se laisser ensuite entraîner dans les cabarets et boire des bocks jusqu'à... Au fait, quelle heure est-il? Monsieur n'a là-dessus que des idées très vagues. Il a tellement vidé de demis! Ce qui est sûr, c'est que le métro avait cessé son service depuis longtemps. Et même ç'a été un motif à prolonger un peu la soirée.

— Maintenant que tu as raté la dernière rame, lui disaient ses compagnons, tu n'as plus rien qui te presse. Garçon, une tournée de blonde... et sans faux-col, hein!...

Et monsieur, qui a la tête faible, s'est laissé entraîner. Maintenant, il n'est pas très rassuré. Doucement il tourne le loquet. Ses bottines à la main, il avance la tête, tend l'oreille. Le bruit d'une respiration égale et le tic tac de la pendule, sentis, rythment le silence nocturne. Sauvés, grands dieux!

Hélas! il s'est réjoui trop vite. Madame a dû sentir vaguement sa présence. D'une voix ensommeillée elle demande:

— Ah! te voilà, Ernest? Quelle heure est-il?
Et Ernest de répondre vivement:
— Oh! pas tard, ma bonne: une heure. Dors.
Il se penche pour poser ses chaussures au pied du lit... Il compte que l'alerte sera sans suite, car s'il réussit à se dévêtir sans bruit, madame ne reprendra pas entièrement ses esprits.

Juste à ce moment, la pendule se met à sonner.

Si seulement c'était un quart ou une demie!

Mais non! la série de quatre coups. C'est une heure entière et la stupide machine va l'annoncer.

— Bing!
Le dos parcouru d'un petit frisson, Monsieur attend, immobile. Ah! s'il pouvait arrêter le maudit marteau.

— Un, déclare-t-il très haut. Ou, il est une heure. Je l'avais bien dit.

— Bing! fait encore le marteau sur le timbre.

L'époux, inquiet, allongé la main vers la cheminée il voudrait arrêter la sonnerie. Qui sait quel chiffre elle va annoncer, dévoilant son mensonge et sa mauvaise conduite!

— Bing! fait encore le timbre.

C'est tout.

Mais c'en est trop déjà. Il est trois heures.

— Que me disais-tu? murmure Madame, étonnée.

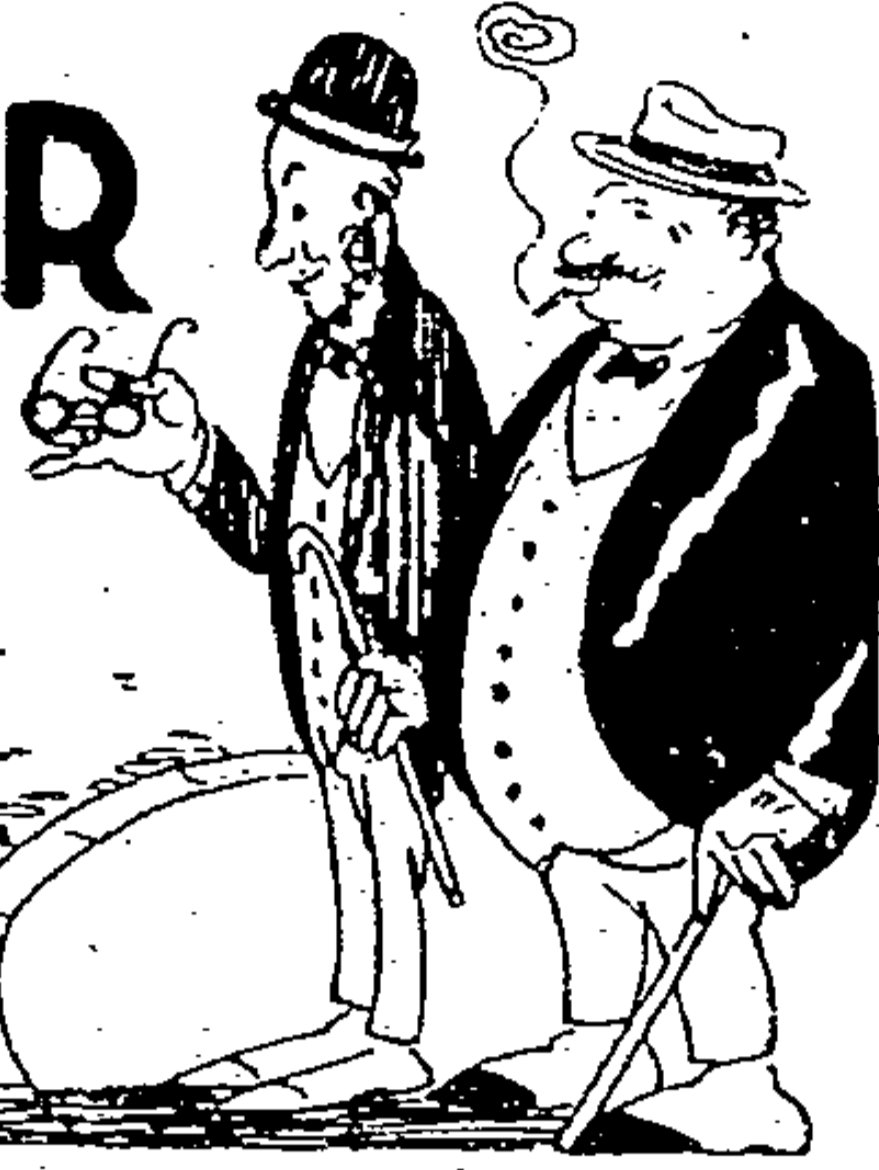
Alors, monsieur, cherchant une échappatoire quelconque et trouvant peu de ressources dans son cerveau obscurci par l'alcool, feint d'entrer dans une rage soudaine. Il se tourne vers la cheminée, lance sur la pendule ses bottines dont il était embarrassé et s'écrie:

— Mais oui, on le sait bien, qu'il est une heure. Pas besoin de le répéter trois fois!
PAUL ROSELAND.



— Ce type-là, je ne peux pas le voir, si passe son temps à mettre les gens en boîte!
— ...?
— Oui, il est croque-mort!

LE DÉTROUSSEUR DE CERVEAUX



RÉSUMÉ DE CE QUI A PARU PRÉCÉDEMMENT

Le professeur Trumolleau a inventé des lunettes qui lui permettent de lire les pensées de ses interlocuteurs. Après avoir vainement essayé de dissuader le maître de danse Hector Chandoison d'accorder sa fille au planteur mexicain, l'inventeur Trumolleau rentre chez lui. Pendant la nuit suivante, on lui vole ses lunettes merveilleuses. Mais le voleur, pris de remords, revient chez le professeur et s'accuse de son larcin.

VII (Suite.)

ET mes lunettes? interrompit le savant angoissé.

— Vos lunettes? Je les ai abandonnées dans un débit, faubourg Saint-Martin, où j'étais entré prendre un mélécasse pour me reconforter...

— Malheureux!

D'une bourrade, l'inventeur avait jeté le jeune dévoyé dans un réduit du laboratoire où il rangeait fioles et ustensiles, et l'y enfermait à clef malgré ses cris.

Puis, prenant la porte, il se ruait chez son ami Hector Chandoison, le mettait au courant de ce qui venait de se passer, et tous deux se faisaient conduire en taxi au bar où le jeune chepanan avait abandonné le précieux appareil.

— J'ai tenu à ce que vous m'accompagniez... dit le savant.

— Parce qu'il y a des bourrades à recevoir probablement! plaisanta Hector Chandoison.

— Pas précisément. Mais je ne suis jamais entré de ma vie dans ces lieux de beuverie indignes d'un homme de science...

Le taxi s'arrêta devant un débit illuminé comme une entrée de cinéma. Le patron de l'établissement trônait derrière son zinc, dans le cadre classique des percolateurs de cuivre et des bouteilles multicolores, et dispensait d'un geste large et précis des liquides variés à sa clientèle rapidement renouvelée.

— Et pour ces messieurs, ce sera? interrogea-t-il en voyant s'approcher l'inventeur et son compagnon. Du blanc ou du rouge?

— Mes lunettes? haleta le savant.

— Hein? Qu'est-ce que vous dites?

C'est un nouvel apéritif, ça?

Hector Chandoison prit la parole: — Un jeune garnement a laissé chez vous, il y a deux jours, une paire de lunettes. Qu'en avez-vous fait?

Le débitant se rappela:

— En effet... Ah! si, je me rappelle! Cet animal s'est enfui comme un zèbre, abandonnant ces lunettes sur mon comptoir. Il était ivre, très certainement. Deux clients qui traitaient une affaire en consommant prirent ces espèces de besicles. L'un d'eux, par blague, les mit à ses yeux. Deux minutes plus tard, ils s'empoignaient, s'injuriaient, se traitaient de fripons et de faux frères, et j'ai dû les expulser...

— Et les lunettes?

— Ces singuliers clients me les ont laissées, à leur tour. Le crémier voisin, qui vient chaque soir prendre l'apéritif ici et qui est un peu myope, me les a demandées... Je les lui ai données bien volontiers...

D'un bond, le savant et son compagnon étaient dehors, laissant le marchand de vins dans l'ahurissement, un verre dans une main et une bouteille de rouge dans l'autre.

La crèmerie était à quelques pas.

Mise au courant des recherches des deux hommes, la crémère, qui avait les yeux rouges et gonflés, fut prise d'une crise de larmes.

— Mon mari m'a quittée hier soir, sanglota-t-elle, quelques instants après avoir mis les lunettes. Il m'a dit qu'il ne me savait pas aussi méchante... Il a pris son chapeau, et je ne l'ai plus revu. Et pourtant, messieurs, je vous jure que je ne lui ai pas dit un seul mot désagréable. Je n'y comprends absolument rien...

— Mais les lunettes? Il ne les a pas emportées, au moins?

— Non! avant de disparaître, il les a lancées avec rage dans une motte de beurre. Il y avait dans la boutique, à ce moment-là, une brave femme, une pratique fidèle, qui, voyant la belle monture de ces lunettes, me les a demandées, pour en faire cadeau à son gendre...

— Vous connaissez cette adresse?

— Oui, c'est Mme Vaufraid, qui demeure dans le passage, à côté.

— En avant! dit Hector Chandoison, qui, dans son départ précipité, bouscula un panier d'œufs du jour et entorça la manche de son veston dans un double-crème.

Quelques minutes après, ils sonnaient à la porte de Mme Vaufraid. C'est le gendre qui vint ouvrir, la figure courturée d'égratignures des mèches de cheveux pendant lamentablement sur le front, et le col de la chemise arraché. Apercevant le savant, il s'exclama:

— Enfin, c'est vous, docteur? On vous attendait impatiemment... Elle est dans un bien triste état.

— Pardon! Il y a erreur! rectifia le savant. Je ne suis pas docteur, mais inventeur...

— Alors, le médecin, c'est monsieur? dit le gendre en désignant Hector Chandoison, qui repiqua:

— Deuxième erreur, monsieur! Moi, leçon de boxe, prix à forfait, à votre service...

— Vous vous rompez d'étage.

— Allons, c'est bien ici que demeure

Mme Vaufraid? demanda le savant.

— Parfaitement, c'est ma belle-mère.

Elle est alitée... Elle ne va pas bien du tout... Mais, j'y pense, vous êtes peut-être le commissaire de police... Mon Dieu!

Et vous venez pour m'arrêter? Malheur!

— Non! Nous venons pour les lunettes.

Le gendre fit un saut en arrière, comme au reçu d'un coup de matraque sur le crâne.

— Ces lunettes m'appartiennent, expliqua le savant, et j'y attache un grand prix...

L'homme eut un ricanement sinistre et riposta:

— Vous auriez pu les conserver plus soigneusement et ne pas les oublier dans une motte de beurre... Vous auriez évité une catastrophe chez moi.

— Que voulez-vous dire?

— C'était ma fête, hier. Ma belle-mère m'a fait cadeau de ces lunettes sans me dire où elle les avait ramassées.

Elle savait que je désirais depuis longtemps une belle monture d'écaille. Je m'estimais ravi de ce présent, et pour la première fois depuis longtemps, nous échangeâmes, ma belle-mère et moi, des propos presque affectueux...

Hélas! c'était trop beau! Ça ne devait pas durer. J'essayai la monture: ces lunettes m'allaient parfaitement, elles étaient juste à la peinture de mon nez...

Alors, changement de décor! Le drame commence. Ne voilà-t-il pas que ma belle-mère, prise d'un accès de rage incompréhensible, se met à me traiter de serin et de paltoquet: « Voyons, belle-mère, lui dis-je, pourquoi me qualifier de telle sorte en ce jour de réjouissance familiale? — Mais je ne vous dis rien! riposta-t-elle. » En effet, ses lèvres ne remuaient pas. Elle devait marmonner ses injures entre les dents. Je ne suis pas patient. Sur une nouvelle injure, je bondis...

Le gendre prit un temps, poussa un soupir, et continua:

— Ce fut une vraie bataille! Coups de pieds, coups de poings, et même coups de dents... Vous voyez dans quel

état je suis: j'ai la tête en compote et deux côtes enfoncées. Mais ce qu'il faut voir, c'est ma belle-mère...

L'homme eut un petit rire sardonique...

— C'est de la belle ouvrage. Depuis ce matin, ma femme lui jette en vain des brocs d'eau sur la tête pour la ranimer. On a dû appeler le médecin. Je croyais que c'était vous. C'est pourquoi...

— Mais les lunettes?

— Les lunettes? Au cours de ce combat singulier, ma belle-mère me les a arrachées du nez, et les a jetées par la fenêtre...

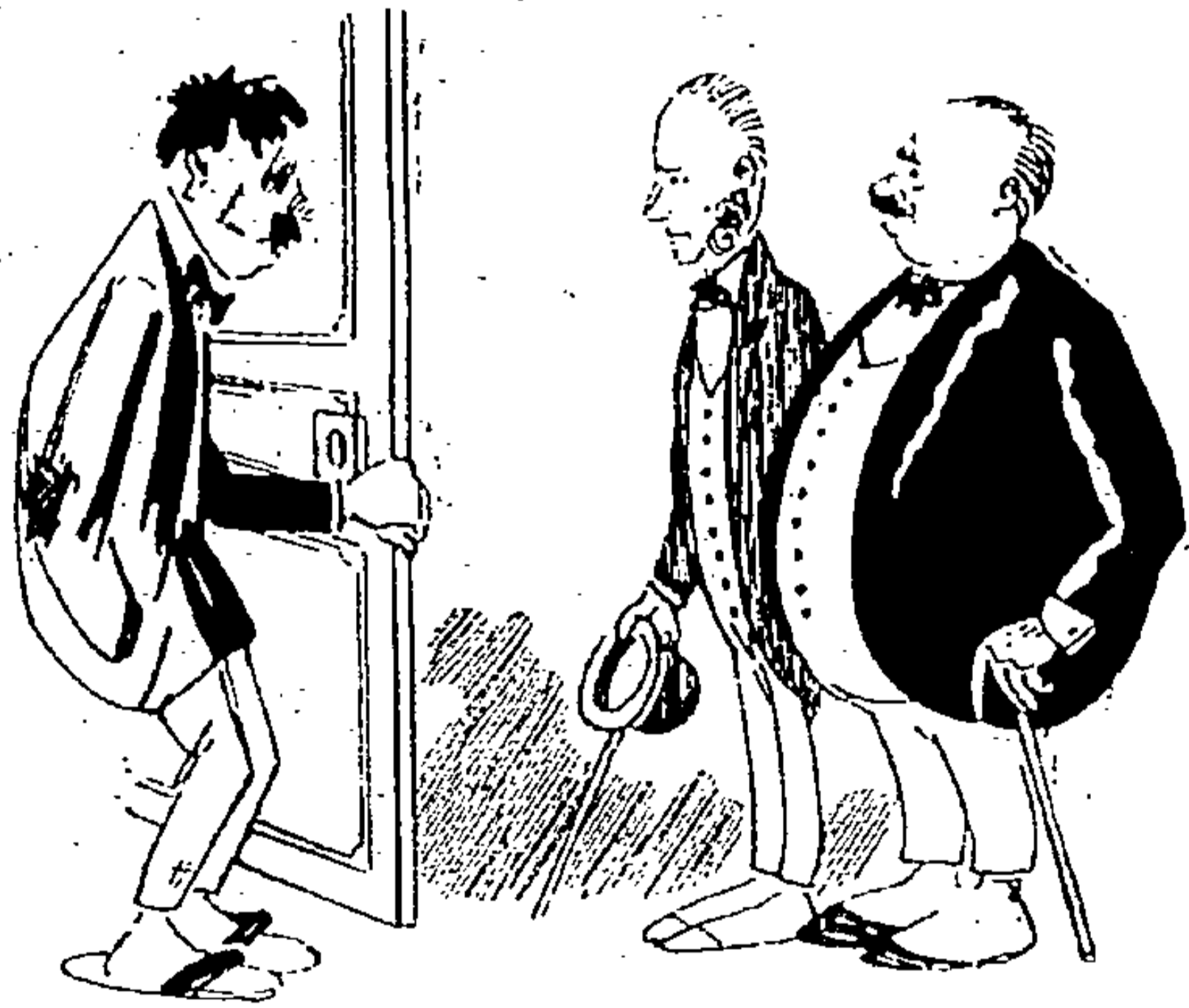
Le professeur tomba dans les bras d'Hector Chandoison:

— Jamais nous ne les retrouverons! haleta-t-il.

— Ne perdons pas courage!

Ils dévalèrent en toute hâte l'escalier et reprirent leur course éperdue.

Une marchande de journaux se trouvait au bas de l'immeuble. Les précieuses lunettes étaient tombées sur



— Enfin, c'est vous, docteur!

état je suis: j'ai la tête en compote et deux côtes enfoncées. Mais ce qu'il faut voir, c'est ma belle-mère...

L'homme eut un petit rire sardonique...

— C'est de la belle ouvrage. Depuis ce matin, ma femme lui jette en vain des brocs d'eau sur la tête pour la ranimer. On a dû appeler le médecin. Je croyais que c'était vous. C'est pourquoi...

— Mais les lunettes?

— Les lunettes? Au cours de ce combat singulier, ma belle-mère me les a arrachées du nez, et les a jetées par la fenêtre...

Le professeur tomba dans les bras d'Hector Chandoison:

— Jamais nous ne les retrouverons! haleta-t-il.

— Ne perdons pas courage!

Ils dévalèrent en toute hâte l'escalier et reprirent leur course éperdue.

Une marchande de journaux se trouvait au bas de l'immeuble. Les précieuses lunettes étaient tombées sur

son éventaire extérieur, et leur chute avait été amortie par les journaux.

— Quelle chance ! s'exclama l'inventeur.

Mais il déchantait aussitôt :

— Un aveugle joueur d'orgue de Barbarie, continua la marchande, passait à ce moment : je les ai remises à ce pauvre homme pour cacher ses yeux qui faisaient pitié à voir.

Le savant faillit avoir une attaque d'apoplexie.

— Heureusement que vous êtes près de moi, mon brave Chandoison, murmura-t-il. Sans cela...

De renseignements en renseignements, ils apprirent que le joueur d'orgue avait remonté la rue. A grandes enjambées, ils firent le trajet qu'il avait parcouru. Mais l'aveugle avait disparu.



Charmé de vous voir, monsieur, vous tombez à pic.

— Nous jouons de malheur, mon ami, se désespérait le savant, dont les jambes devenaient molles comme des serviettes.

Tout à coup, un air connu modulé par une musique nasillarde frappa leurs oreilles :

*Manon, voici le soleil,
C'est le printemps, c'est...*

— Sauvés ! cria Chandoison en entraînant d'une poigne vigoureuse, le professeur Trumolleau, qui se ranimait peu à peu.

Guidés par la musique, ils pénétrèrent dans la cour d'une maison proche où le joueur d'orgue tournait la manivelle. Il portait les fameuses lunettes à ses yeux :

— Ayez pitié d'un pauvre aveugle atteint de cécité, gémissait-il.

— Attention ! dit à son ami le savant, qui avait repris courage. Ne brusquons pas les choses. S'il allait briser mes lunettes ! Il importe de procéder par rapide intimidation. Vous allez vous mettre en face de lui et penser fortement : « Donne-moi les lunettes, ou je te tue ! » Cet individu, affolé, vous obéira instantanément, bien plus sûrement que si nous nous mettions à crier après lui.

Le raisonnement n'était pas mauvais. L'aveugle fut cloué sur place en enregistrant la terrible menace énergiquement pensée par Hector Chandoison. Il obtempéra sur-le-champ :

— Ne me faites pas de mal... Les voilà !

Et l'aveugle, les yeux grands ouverts, ô miracle ! — s'enfuit, ventre à terre, son orgue sur le dos, en murmurant :

— Ça ne me réussit pas d'être aveugle. Demain, je me ferai cul-de-jatte.

On devine avec quelle joie l'inventeur avait repris possession de son prodigieux appareil. Il embrassa Chandoison avec effusion :

— J'ai eu chaud, mon cher !... Et maintenant, venez chez moi : j'ai enfermé dans le placard de mon laboratoire un lascar qu'il faut que nous interrogeions sans plus tarder.

C'est à demi asphyxié que le jeune malandrin fut tiré de ce placard. Il était mûr pour tous les aveux.

— Voilà mon voleur ! dit le savant.

Hector Chandoison relevait déjà les manches de son veston et, exhibant des biceps gros comme de petits melons, s'appretait à faire passer un mauvais quart d'heure au jeune chenapan. Le professeur l'arrêta à temps :

— Ne lui faites pas de mal. Il est repoussant. Grâce à mon appareil qu'il a permis de sonder l'âme des individus avec lesquels il vivait, ce jeune homme revient au bien... Et puis, réfléchissez : s'il n'avait pas volé mes lunettes, je ne l'aurais pas là, sous la main. Et qui aurait pu me fournir les renseignements que je vais lui demander sur l'un de ses terribles anciens compagnons, le nommé Bébert de Clignancourt, l'assassin de la rentière de la rue Quincampoix ?

Le mauvais garnement, tout tremblant, balbutia :

— Vous savez ?

— Ou, et je compte connaître par ton intermédiaire où se cache cet odieux criminel. Parle !

— Chaque soir, vers onze heures, Bébert va retrouver des camarades dans un débit, tout près de la Bastille.

— Merci. Et maintenant, pars, retourne chez ta mère, et sois désormais un honnête travailleur. J'ai confiance en toi car je lis dans tes yeux que tes intentions sont bonnes. Adieu !

Puis, se tournant vers Chandoison, l'inventeur, dont le visage était illuminé de joie, s'écria :

— Maintenant, je vais mettre dans ma poche l'inspecteur Filotrau et tailler une rude brèche dans sa réputation de détective imbattable !

CHAPITRE VIII

L'INSPECTEUR FILOTRAU MIS EN ECHEC

Le lendemain, à la première heure, le professeur Adhémar Trumolleau se trouvait au Palais de Justice et sollicitait du juge d'instruction Bonnatou une entrevue qui lui fut d'ailleurs aussitôt



Ils dévalèrent en toute hâte l'escalier.

accordée. Le savant ne comprit pourquoi on l'accueillait avec un tel empressement qu'après avoir entendu les premières paroles du magistrat :

— Charmé de vous voir, monsieur, vous tombez à pic. Je viens de décerner un mandat d'arrêt contre vous. Votre attitude très suspecte dans le crime de la rue Quincampoix et aussi certains renseignements recueillis depuis l'autre jour sur votre compte par l'inspecteur Filotrau m'ont définitivement édifié. Nous aurions même acquis

la preuve, par un de nos indicateurs secrets, que vous avez fréquenté ce fameux syndicat de Terreurs, bande de dangereux malfaiteurs, dont les agissements préoccupent vivement la police à l'heure actuelle...

— Effectivement, j'ai assisté, un jour...

— Vous avouez, c'est parfait, trancha le juge. D'ailleurs, votre dossier est si chargé, que toute dénégation irait plutôt à l'encontre de vos intérêts... Vous coucherez donc au Dépôt ce soir. Je vais appeler deux gardes...

— Permettez ! permettez !

— Vous voulez faire des aveux tout de suite ? C'est bien. Mon greffier va les enregistrer.

(A suivre.)

ANDRÉ CHARPENTIER.



— Comment, cher maître, vous n'avez pas amené votre femme ?
— Tiens, c'est vrai, il me semblait aussi avoir oublié quelque chose.

JEUX D'ESPRIT

Ces jeux d'esprit ne constituent pas un concours.

CROIX AJOURÉE

```

      X X X X X
      X X X X X
    X X X X X X X
    X X X X X X X
    X X X X X X X
    X X X X X X X
      X X X X X
      X X X X X
  
```

Déclivité — Facteur d'instruments de musique — Sorte de fée — Sacré — Lac — Etat d'Amérique — Mot enfantin — Note de musique — Vide — Conjonction — Ordonnance — Excepté — Point du ciel — Poissons.

ANAGRAMMES EN DAMIER

Tracer un damier ayant trois cases sur chaque côté, neuf cases en tout. Dans ces neuf cases écrire les lettres : **MIRPSAOSR**.

Dans chaque case, avec la lettre déjà inscrite, écrire une autre lettre, de façon que, si on mélange et anagrammises les six lettres de la première rangée de cases, les six lettres de la deuxième rangée et les six lettres de la troisième rangée, on ait des mots signifiant :

Partie d'un casque — Genre de peinture — Eperon de navire.

De même en anagrammant les 6 lettres qui se trouvent dans chacune des colonnes verticales, on aura des mots signifiant :

Calcul — Entrelacer des fils pour faire de la toile — Regardera de nouveau un écrit.

PRÉNOMS COUPÉS

Ecrire à la suite deux mots signifiant : Métai, religieux cloîtré (en tout huit lettres).

Dans chacun de ces mots, remplacer une lettre par une autre : les 2 mots ainsi formés peuvent n'avoir aucun sens mais en les lisant à la suite l'un de l'autre, on aura un prénom féminin.

Faire de même pour les mots suivants, pris deux à deux et donnant, de la même façon, un prénom féminin : Réceptif à l'usage des maçons — Fleuve de France (neuf lettres) — Promontoire — Département de l'Ouest (neuf lettres) — Ancienne arme de jet — Petite baie sur une côte (sept lettres.)

MOTS CROISSANTS ET DÉCROISSANTS

Chercher des mots signifiant : Manière de présenter une phrase — Voie — Réunion d'hommes — Genre de crabe — Etablissent la vérité d'une chose — Donnent accès — Consacrent — Arche de pierre — Opposition.

Ces mots sont tels que



— C'est encore un fasciste !
— Alors, pourquoi m'a-t-il collé une pile ?

rades — Ere — A — Art — Ad — Ida — Ai — U — Otera — E — Orestie.

DE TROIS EN TROIS

Boussole — Assaut — Idéal — Lest — Culot — Ferme. (Bouleau — Tilleul — Orme.)

MOTS CHEVAUCHANTS

Bourreau — Geste — Arbalète — Espérance — Pigeon — Nandou — Le. (Bourges — Tarbes — Perpignan — Dole.)

FANTAISIE

Litée, air, laiterie — Est, trombe, ombrettes — Sari, ocre, corsaire — Mastoc, Ure, castoreum — Uri, taverne, aventurier — Roc, Pison, scorpion — Soie, émir, isométrie — Oter, cède, octaèdre — Noir, hic, nichoir — Tain, enfer, sarniente — Dona, marque, Andromaque — Escadre, Io, icosaèdre — Soute, saur, trousseau — Orin, étal, laitron — Roche, rain, écharnoir — Ela, Ingres, lanigères — Ire, Cana, acarien — Lueur, orme, rémouleur — Lotion, ruse, résolution — Eros, dru, ordures — Soir, étier, noisetier. (A tout péché miséricorde — L'occasion fait le larron.)

jusqu'à celui du milieu chacun d'eux est formé des mêmes lettres que le précédent, plus une lettre. A partir du milieu, chaque mot est formé des mêmes lettres que le précédent, moins une lettre.

MÉTAGRAMME ANAGRAMMIQUE

Chercher des mots signifiant : Champêtre — Devant de la cuirasse — Parties de la jambe du cheval — Arrêtons un compte — Exprimai une plainte — Mon trait une physionomie agréable et attirante.

Ces mots sont tels que chacun d'eux est composé des mêmes lettres que le précédent, sauf une lettre qui diffère.

SOLUTIONS des problèmes précédents.

CROIX D'HONNEUR

Pinceau — P — Liard — O — H — Ame — Or — Nia — A — Ite — Cama-

CHOSE CONVENUE



— Ah ! madame, j'm'ai cognée, je me suis toute cassé la tête !
— Vous savez ce que nous avons convenu, Césarine. Tout ce que vous cassez, vous sera retenu sur vos gages.

COIN DES AMATEURS

ACROSTICHE, par Marcel BOULAY

Ecrire les uns sous les autres des mots de cinq lettres signifiant : Couleur — Pluie subite — Fleuve de France — Prénom féminin — Couleur — Instrument de travail — Préfecture — Planche de tonneau — Intenter une action en justice. Les initiales de ces mots lues verticalement et les quatrièmes lettres lues de même donnent deux jolis prénoms féminins.

TÊTES ET QUEUES, par X.X.

Chercher des mots dont les initiales soient : N. B. D. L. M. S. T. et les lettres finales : A. N. S. S. O. E. L.

Entre la première et la dernière lettre il y a, dans chacun de ces mots, trois autres lettres ; ces lettres sont les mêmes pour tous ces mots, et placées dans le même ordre.

Quels sont ces mots ?

SOLUTIONS des problèmes précédents.

CROIX DE MALTE

Chaparde — C — Arabie — B — Ha — Etat — Ta — Are — El — Ahi — Patenôtres — Abasourdis — Rit — Tr — Use — De — Ardu — Se — E — Theiss — S — Baissées.

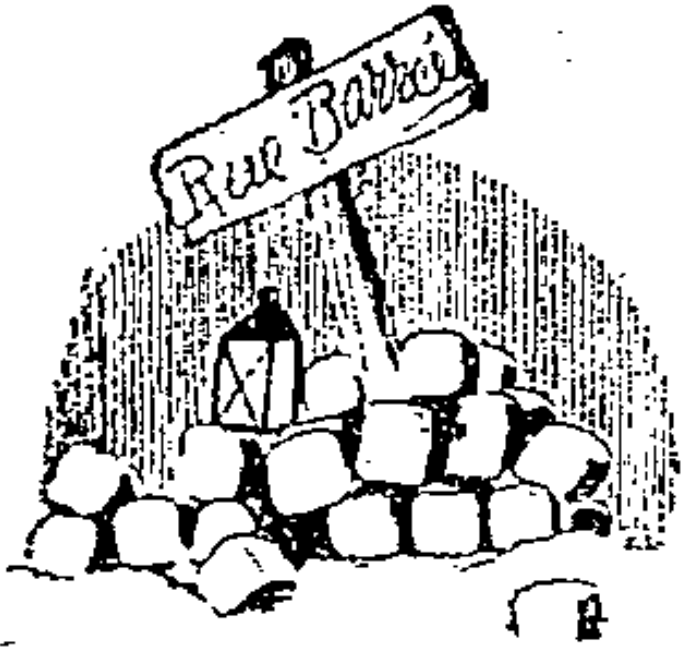
MOTS EN CARRÉ

Image — Mulet — Aline — Genou — Eteuf.

PUGILAT

L'art du pugilat possédait en Angleterre, au commencement du siècle dernier, un vocabulaire spécial, un argot inintelligible pour les non-initiés, — on en trouve des échantillons dans les poésies de Thomas Moore; — on fit aussi des recueils expliquant les mots techniques de la boxe.

A cette époque, existait en Angleterre une société dénommée Société pugilistique, composée de nobles, de gentlemen qui encourageaient de leurs sympathies l'art de la boxe; elle se réunissait une fois par an pour tenir « un banquet »!



A cette époque, des personnages de premier rang, parmi lesquels on cite le duc de Buccleugh et le duc de Portland, prenaient des leçons dans l'art du pugilat, et lorsqu'en 1814 l'empereur de Russie et le roi de Prusse vinrent à Londres, on assure que ce qui les intéressa le plus,

ce fut un duel à coups de poing entre deux éminents artistes en ce genre, que lord Louther offrit à Leurs Majestés comme spectacle dans un déjeuner qu'il leur donna.

Le feld-maréchal Blucher et l'hetmann des Cosaques, Platoff, furent tellement enchantés qu'ils voulurent assister à un second combat; il eut lieu chez lord Elgin.

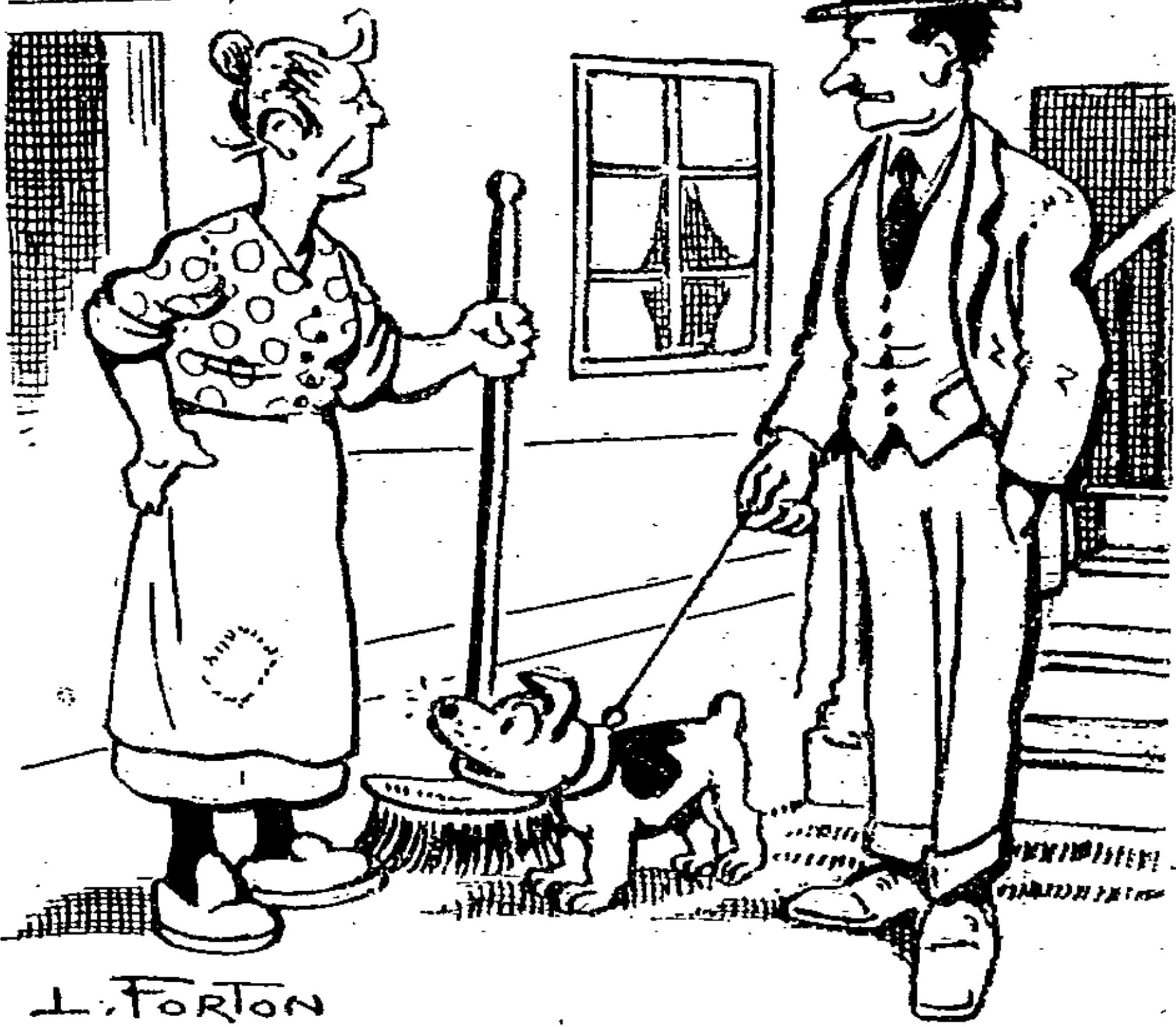
Dans sa jeunesse, George IV était un patron de la boxe, mais il cessa de s'en occuper après une rencontre à laquelle il assistait et où un des champions fut tué d'un coup reçu à la tempe.

Le frère de George, qui fut son successeur sous le nom de Guillaume IV, assistait à de pareils combats avant de monter sur le trône.

Vers la moitié du XIX^e siècle, la boxe avait perdu, en Angleterre, toute faveur auprès des classes élevées; elle était même traquée par la police et se trouvait en pleine décadence; aussi la Société pugilistique cessa d'exister.

Que de chemin parcouru depuis! Le vocabulaire pugilistique n'est plus un secret, et la police ne traque plus les boxeurs.

CIERGE



L. FORTON

— Il faut essuyer vos pieds!
— C'est ce que je fais chaque fois après avoir descendu l'escalier. Il est tellement sale!...



— C'était une occasion, alors, tu comprends, moi, débrouillard, je l'ai saisie au vol.

AUTRES TEMPS...

Chez nous, au temps où la lancette, jugée indigne d'un membre de la Faculté, était abandonnée à la main des barbiers, la saignée était l'objet d'une réglementation sévère, sorte de législation spéciale où la lune et le calendrier jouaient un rôle prépondérant.

Près des fondations d'une maison démolie, boulevard Saint-Germain, on a trouvé une cavité qui paraît être un de ces puits pratiqués autrefois dans les maisons des barbiers pour recevoir le sang que leurs clients venaient se faire tirer.

Les ordonnances royales prescrivaient aux barbiers de ne saigner qu'en bonne lune; trois mois étaient exclus :

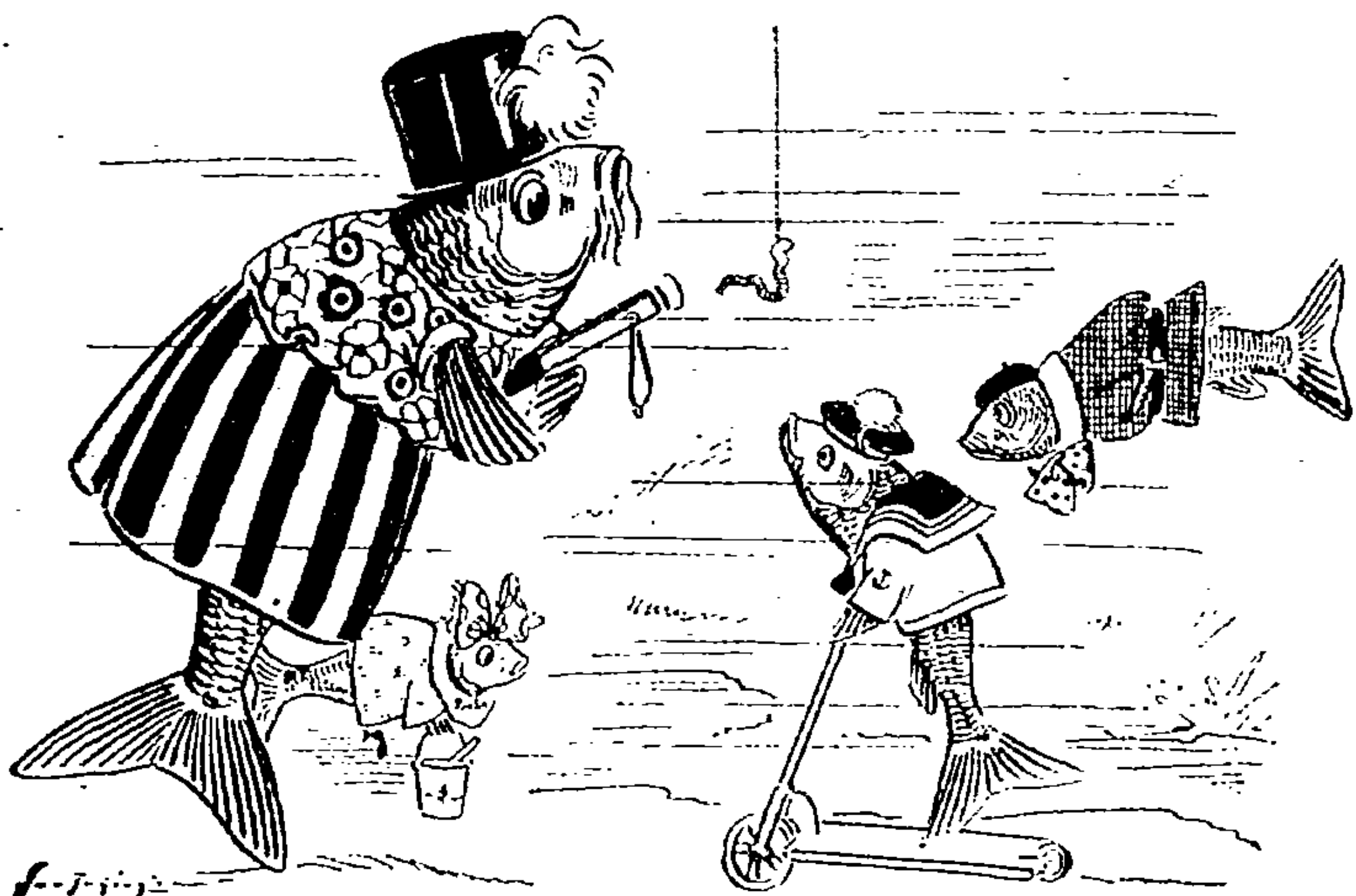
avril, mai et septembre.

Défense était faite à celui qui faisait métier de saigner, de tenir devant sa maison ou aux environs, les jours de mauvaise lune, des écuelles ou autres ustensiles à l'usage de sa profession, sous peine de 10 sols d'amende.

De plus, la saignée était proscrite les dimanches, aux cinq fêtes de Notre-Dame, les jours de l'An, de Noël, des Rois, de l'Ascension, du Saint-Sacrement, de Saint Jean-Baptiste.

Le barbier ne pouvait non plus mettre bassins pendant la semaine de Pâques, la semaine de la Pentecôte, les jours de la Toussaint, des Morts, de Saint-Pierre, ni mettre sang en écuelle hors de la salle de son « hôtel » ni le garder au delà de l'heure de none.

S'il avait opéré le matin, il devait jeter le sang à une heure de l'après-midi; s'il saignait après-midi, il était tenu de le jeter deux heures après, sous peine d'une amende de 5 sols par contravention.



— Si vous voulez vivre longtemps, mes enfants, soyez sobres et ne prenez jamais de vers entre vos repas!

UNE FEMME...

— Vous connaissez, sans doute, l'histoire de ce monsieur qui, ayant pour voisin un garçon de café dont la chambre était située juste au-dessus de la sienne, en avait attrapé une maladie nerveuse.

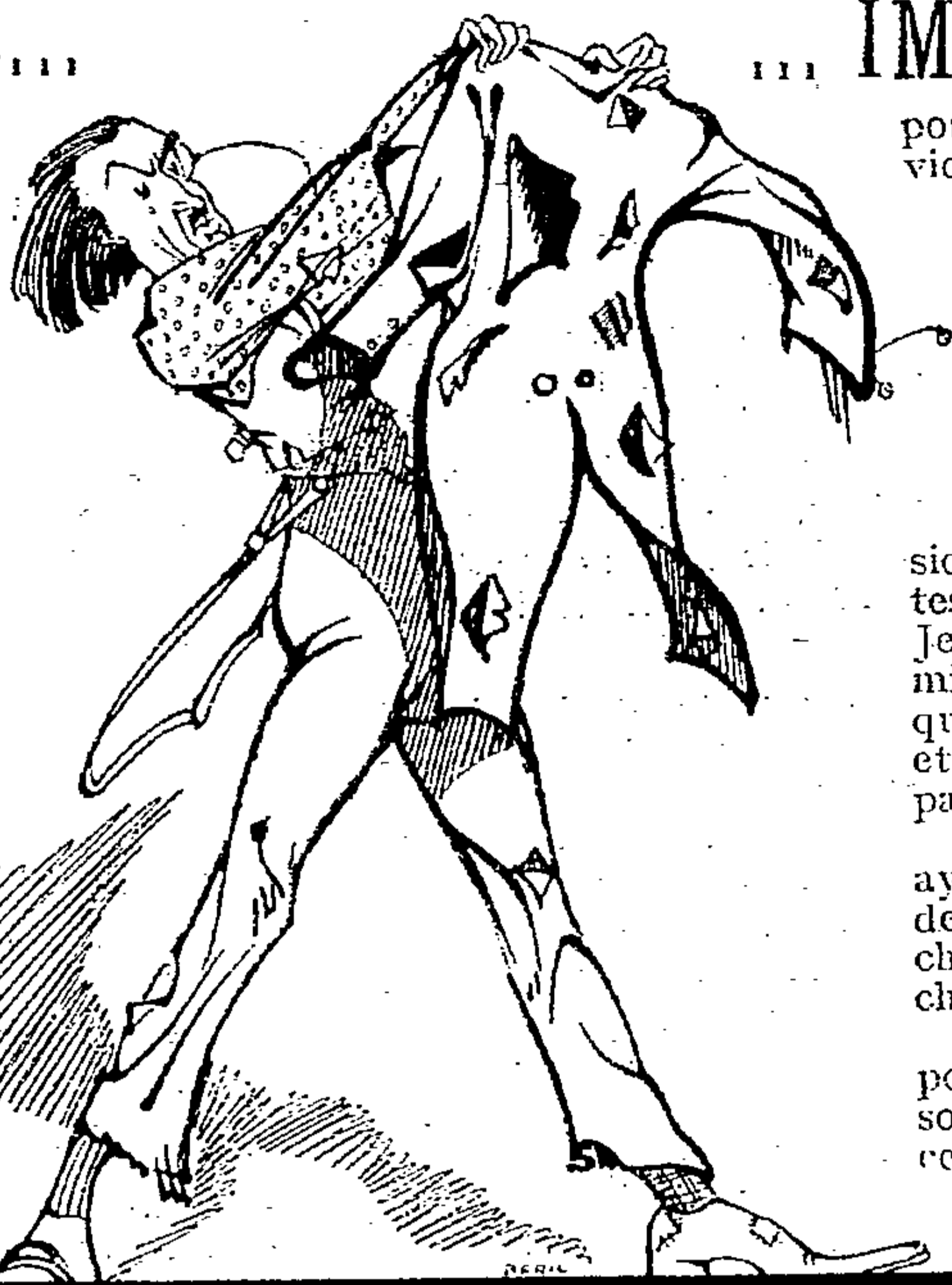
Et cela parce que ce garçon de café, étant retenu par son travail très tard au dehors, rentrait se coucher à des heures impossibles.

Alors, sans aucune discrétion, il marchait bruyamment et le bruit de ses pas sur le plancher résonnait dans la tête du monsieur nerveux d'en dessous, qui ne pouvait s'endormir tant qu'il n'avait pas entendu les deux « bang ! » produits par le bruit des deux chaussures que son indésirable voisin, se déshabillant, lançait à toute volée dans un coin de sa chambre, avant de se mettre au lit.

Ce deuxième « bang » représentait une telle délivrance pour la pitoyable victime, qu'une certaine nuit, n'ayant entendu que le premier choc et après avoir attendu vainement le second, las de rester aux aguets, il n'avait pu se retenir de monter sonner chez le garçon de café, pour lui demander anxieusement ce qu'il attendait pour retirer sa deuxième chaussure.

— Oh ! bien sûr, du moment que c'est une histoire, il est permis d'exagérer ; mais, tout de même, vous ne me ferez pas croire que dans la réalité on trouverait quelqu'un d'aussi sensible à l'obsession d'un bruit familial.

— Vous croyez ça ? Eh bien, c'est que vous ne savez pas ce qui est arrivé dernièrement à Mme Labidouce, la femme du sous-chef de gare. Vous n'ignorez pas que les Labidouce habitent une petite maison située en bordure de la route nationale. C'est vous dire, avec tous les trimardeurs qui passent par là, si, à



LES JOURS SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS !!

la nuit tombante, Mme Labidouce, archipenreuse et superprudente, s'empresse de boucler la porte. Puis, les volets fermés, elle attend, tout en cousant dans la salle à manger, le retour de son mari.

Ce guet quotidien a développé à un tel point son sens auditif, qu'elle reconnaît sur la grande route le bruit des pas de M. Labidouce rentrant au logis, si bien que, lorsqu'il frappe à la porte, elle ne sursaute pas de frayeur. Elle va ouvrir les yeux fermés, certaine que c'est lui !

Or, la semaine dernière, comme de coutume, elle l'attendait, particulièrement craintive cependant, car ce soir-là il faisait une nuit sans lune, propice à favoriser tous les forfaits, quand, soudain, on frappe à la porte.

Vous pensez bien que Mme Labidouce, plus morte que vive se garde bien d'aller ouvrir.

Au bout d'un moment, on reffrappe, plus fort cette fois et de façon particulièrement menaçante.

Quelle angoisse !
Et les coups redoublent, accompagnés de jurons !
Et M. Labidouce qui n'arrive pas

... IMPRESSIONNABLE

pour la défendre ! Tout à coup, sous une violente poussée la porte cède et Mme Labidouce, terrifiée, aperçoit devant elle, qui ? Son mari ! Son mari qui, furieux, lui demande pourquoi elle ne voulait pas lui ouvrir.

— Parce que je ne t'ai pas entendu arriver.

— Ça, c'est un peu fort, par exemple !

— Que veux-tu, je suis très impressionnable. Or, j'ai l'habitude d'entendre tes pas chaque soir, lorsque tu arrives. Je pourrais les reconnaître entre des milliers ! C'est pour moi la certitude que je peux ouvrir la porte sans crainte et, chaque fois que je ne les entendrai pas, je ne t'ouvrirai pas !

Mais, à ce moment, Mme Labidouce, ayant regardé machinalement les pieds de son mari, s'aperçoit qu'il porte des chaussures avec des semelles de caoutchouc.

— Pardi ! Je comprends à présent pourquoi tu m'as fait cette frayeur, ce soir ! Qu'est-ce qu'il t'a pris d'acheter ces chaussures stupidement silencieuses ?

— Une occasion dont on a voulu me faire profiter. Je me suis laissé tenter...

— Eh bien, tu vas me faire le plaisir de remettre tes bons gros souliers à clous auxquels

je suis habituée... et immédiatement ! Tu m'as comprise ? Je ne tiens pas à attraper une maladie de cœur en revivant à nouveau l'émotion que tu viens de me donner ! Allez, ouste, retire-moi ça !

Et M. Labidouce a eu beau protester, il lui a fallu abandonner ses semelles en caoutchouc.

Quand je vous le disais que ces névropathes ont parfois des décisions extravagantes !...

ROBERT MONNOURY.

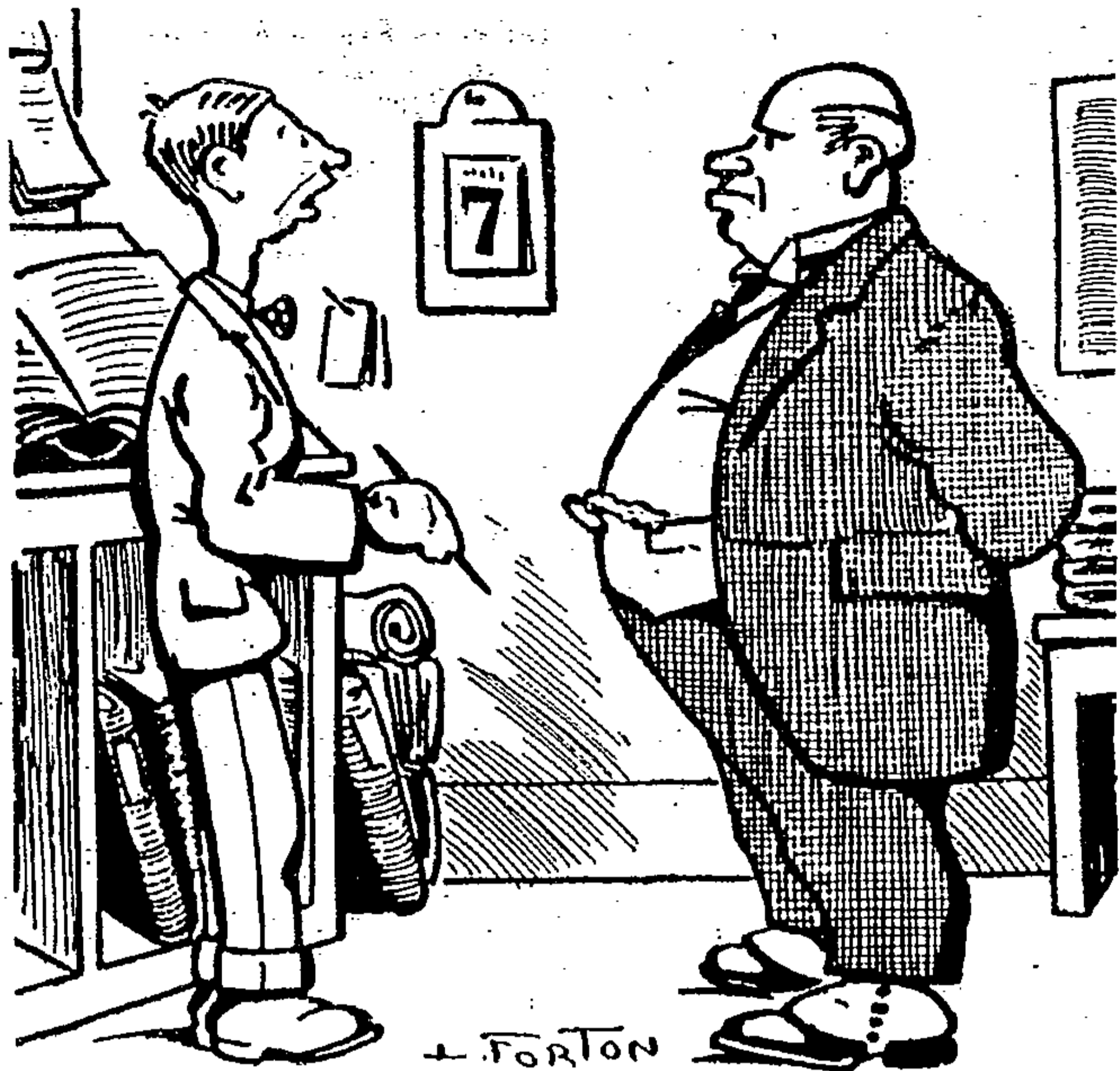


— M'sieur l'agent, venez vite, y a un cambrioleur qui vient de pénétrer chez moi par la fenêtre à tabatière.

— J'y peux rien, madame... adressez-vous au commissaire-priseur.



— Vous n'en avez pas pour animaux plus petits ?



LE PATRON. — Qu'est-ce que cela signifie? On vient de me téléphoner que vous étiez malade, que vous ne pouviez venir au bureau aujourd'hui... et vous êtes là?
TIROFLAN. — Euh! euh! je... c'est-à-dire que... la commission a été mal faite, c'était pour demain.

RÉVEIL EN MUSIQUE

Montaigne aimait les réveils agréables. Et sans doute eût-il tort apprécié la nouvelle invention d'un ingénieur suédois, lequel a réussi à relier par un système breveté, n'importe quelle pendule à n'importe quel phonographe. Vous choisissez votre disque, vous l'installez et le système décanche le phono à l'heure fixée par vous. Un air triste? Un air gai? Vous pouvez passer avec tel mode mélodieux qui vous plaira du sommeil, cette image de la mort, aux réalités journalières.

MAUVAIS COURTISAN

Le roi de Roumanie, grand chasseur devant l'Éternel, aperçut un jour un beau coq faisant juché sur une haute branche.
 Le roi tire. A sa grande stupeur, le faisand ne bouge pas.
 — Comment cela se fait-il? demande le souverain à son garde-chef. J'admets l'avoir manqué, mais pourquoi ne s'est-il pas envolé?
 Alors le garde-chef, avec indulgence :
 — Tirez un second coup. Il n'a peut-être pas entendu le premier!



— Mademoiselle, j'ai fait chanter cela en sol... et prendre une voix triste, car cette romance n'est pas gaie!
 — Oui, monsieur, je comprends, c'est un sol pleureur.

ÉVIDEMMENT!

Boireau est cité comme témoin en cour d'assises.

Boireau habite, en effet, au second étage du 27 de la rue des Anges et il a été commis au premier étage de cet immeuble un vol avec effraction de nuit.

Ayant entendu du bruit pendant son sommeil, Boireau s'est levé et, revolver en main, est courageusement descendu dans l'escalier.

Son arrivée a mis les voleurs en fuite. Aussi, sa déposition terminée, Boireau est-il chaudement félicité par le président de la cour d'assises :

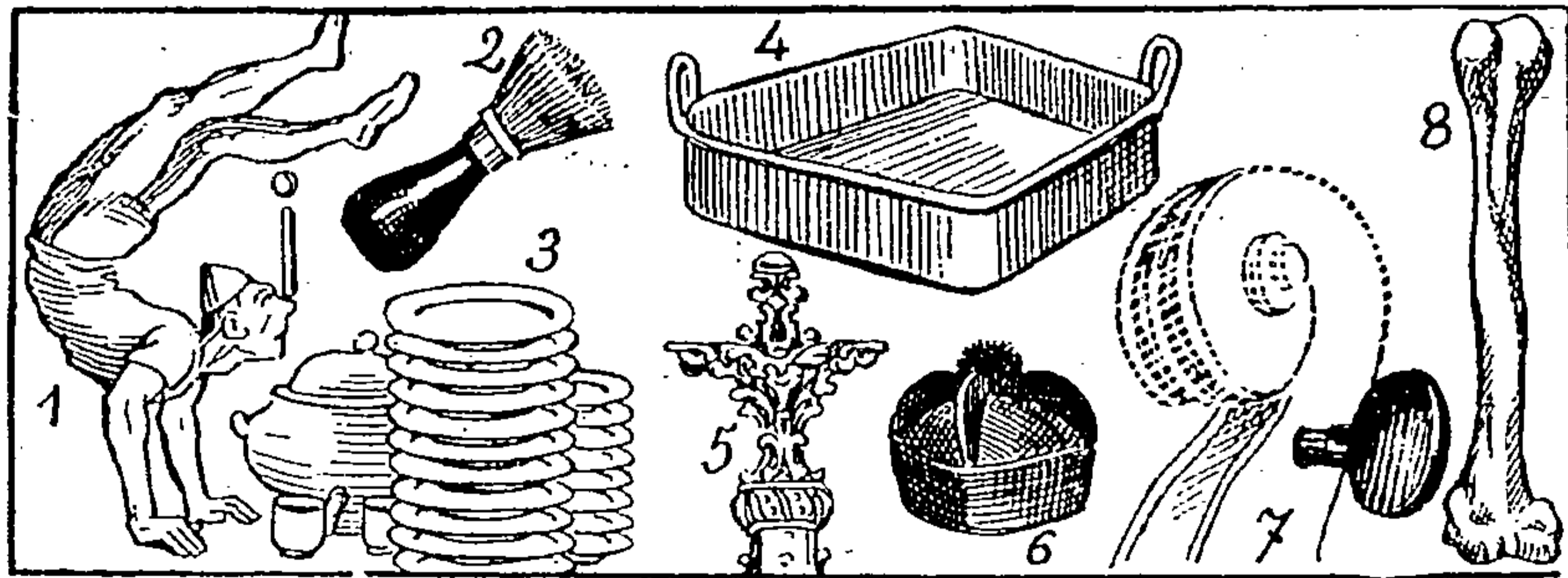
— C'est très bien, monsieur Boireau, ce que vous avez fait là!

Alors Boireau, modeste :

— Vous comprenez, monsieur le président, on aime mieux se lever, même au milieu de la nuit, que de se réveiller le lendemain matin assassiné!

CONCOURS DES VIDES

4^{me} SÉRIE



1. Il — — plancher avec tant d'ardeur que la sueur coulait de son front.

2. Il voyage beaucoup grâce au droit qu'il — — parcourt sur toutes les lignes.

3. Malgré tout ce qu'il dépensa de — — électeurs qui l'écoutaient ne semblèrent pas convaincus.

4. Toute promenade sur cette route où l'on est littéralement — — les plus endurcis.

5. Ce directeur veut absolument faire jouer la pièce de Machin, ses amis qui redoutent un — — détournent de toutes leurs forces.

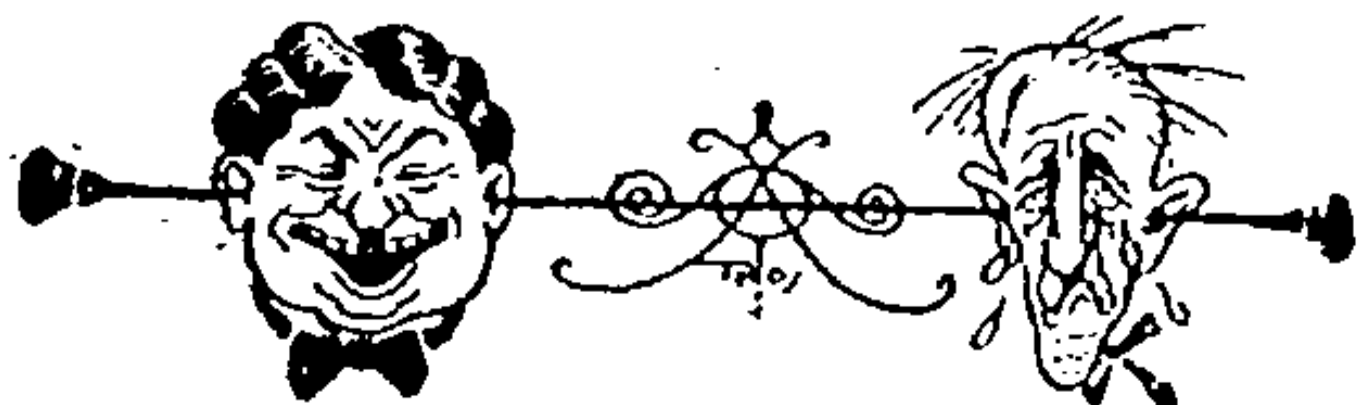
6. Après de telles heures de détresse, tout l'équipage en apercevant la — — des mains et manifeste sa joie.

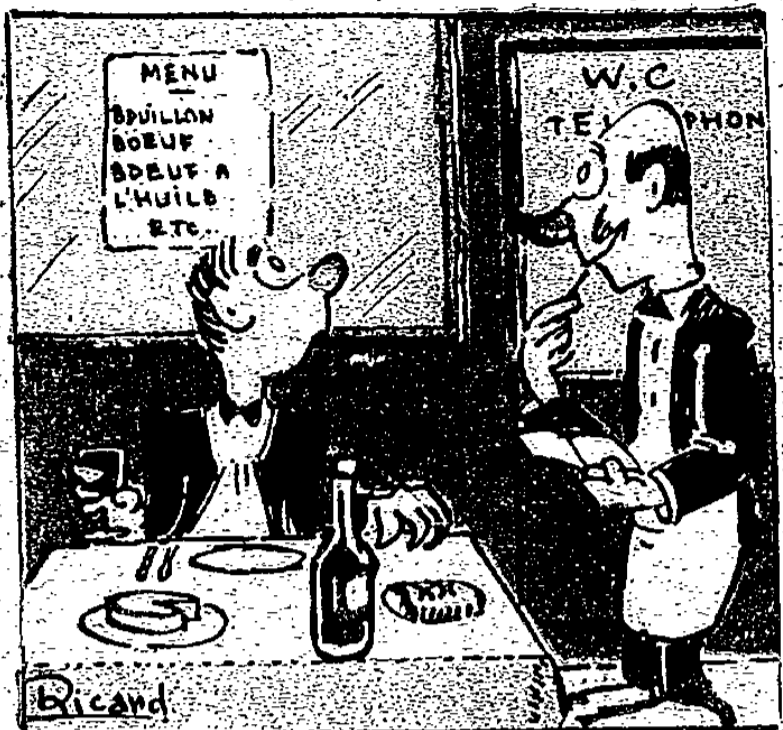
7. Cet homme rampant et — — la main sous laquelle il est courbé.

8. Lorsque leur député vint parmi eux ils se mirent à le — — qu'ils étaient par la plus juste indignation.

Avis. — Les lecteurs sont priés de ne nous adresser aucune solution avant la publication des douze séries de ce concours. Nous les prions de conserver ces solutions jusque-là, ainsi que les bons à détacher accompagnant les diverses séries (voir page 19). Nous indiquerons, le moment venu, de quelle façon devront être faits les envois.

Voir le règlement du concours dans le n° 55





— Alors, comme dessert, ça sera des dattes... si Monsieur permet... le temps de l'inscrire sur mon carnet.
— Pourquoi l'inscrire? Vous craignez de ne plus vous rappeler?
— Justement, monsieur... Je n'ai pas la mémoire des dattes!...

A LA PAGE



— Et dans cette opération, que faites-vous quand vous rencontrez une côte?
— Un changement de vitesse!



— Tenez, Mélanie, j'ai encore trouvé un foie dans la salade.
— Rien d'étonnant, Monsieur, c'est de la barbe.



LA VOIX DE L'ETRE INVISIBLE

DEPUIS son plus jeune âge, Nelly Compson avait été habituée à faire toutes ses volontés. Ses parents, n'avaient qu'elle et, à l'âge de dix ans, une mauvaise fièvre avait failli l'emporter.

Dès lors, Nelly devint l'enfant nerveuse que l'on craignait de contrarier et qui menait son père et sa mère par le bout du nez.

Quand elle atteignit son dix-huitième printemps, elle se passionna pour le cinéma. Chicago ne possédait pas une habituée plus fidèle pour ce genre de spectacle.

Trois fois par semaine, elle allait au Majestic, qui était le plus bel établissement cinématographique de la ville, voire, assurait-on, des Etats-Unis.

Elle avait ses artistes favoris : Douglas, Charlot, Mary Pickford et Constance Talmadge.

Or, un soir, elle revint toute rêveuse. Un élégant jeune homme, qu'elle rencontra pour la troisième fois, lui avait adressé la parole.

Il était séduisant, beau parleur et d'une grande distinction. On parla cinéma et Nelly apprit que l'élégant jeune homme se destinait à l'art de l'écran.

Dès lors, elle voulut le revoir et rêva de se consacrer également à l'art muet, avec l'espoir, sans doute, d'épouser un jour ce futur artiste qui venait de faire battre son cœur.

Très franche, elle s'ouvrit de ce projet à ses parents et le père Compson, après avoir consulté son épouse, décida de prendre d'utiles renseignements sur le jeune prétendant.

Hélas! ces renseignements furent déplorables : le jeune homme, un nommé Harry Smith, n'avait aucune fortune. Ajoutez à cela qu'il était buveur et joueur.

Le papa Compson annonça les pénibles résultats de l'enquête à laquelle il s'était livré et conseilla à Nelly de faire son deuil d'une telle union qui ne pouvait que lui apporter une existence misérable.

Mais allez donc combattre les idées d'une jeune fille dont le cœur vient de

parler pour la première fois et qui, comme Nelly, était trop habituée à agir à sa fantaisie!

Elle se persuada que Harry avait été la victime d'une odieuse campagne de calomnies et elle se révolta contre le réticent timide, mais terme néanmoins, de ses parents.



Il était séduisant, beau parleur et d'une grande distinction.

Puis, comme elle avait souvent vu dans les films des jeunes gens s'épouser contre le gré de leur famille en faisant bénir leur union par un pasteur d'une autre localité que la leur, elle conçut le projet romanesque d'user de ce procédé peu recommandable pour arriver à ses fins.

Comme elle était fortunée, Harry Smith se rangea sans le moindre scrupule à l'avis de celle qu'il considérait déjà comme sa femme et rendez-vous fut pris pour le lendemain matin. L'enlèvement en auto de Nelly devait avoir lieu au petit jour, comme les exécutions capitales.

Heureusement, et nous n'avons pas encore eu l'occasion d'en parler, Nelly Compson était très croyante. Ce fut ce qui la sauva de la réalisation de la plus grosse sottise de sa vie.

Elle avait pris la décision de fuir avec Harry, au retour d'un court séjour chez une cousine habitant New-York.

Vous allez voir que ce détail a son importance dans le récit véridique que nous vous rapportons. La veille de son enlèvement volontaire, alors que ses parents la croyaient couchée, il était huit heures du soir et les Compson se cou-



Le papa Compson annonça les pénibles résultats de l'enquête.

chaient peu après le dîner. Nelly préparait dans une valise d'indispensables vêtements et quelques objets de toilette.

Ce travail terminé, avant de se mettre au lit, elle plaça son réveil sur cinq heures du matin et, comme chaque soir, elle s'agenouilla pour la prière.

Ce soir-là, comprenant la gravité de l'acte qu'elle allait commettre, Nelly Compson s'entreteint plus longuement avec le Tout-Puissant.

Et, secouée par un dernier scrupule, elle lui demanda à voix haute : — Mon Dieu, dites-moi si vous daignerez m'absoudre?

Jugez de sa stupeur quand une voix profonde et grave, qu'elle ne connaissait pas, lui répondit :

— Mon enfant, avant de mettre tout projet à exécution, il faut toujours se demander si l'action que l'on va entreprendre ne mécontentera pas le Tout-Puissant. Dieu veille sur nous et ses représentants sur la terre sont là pour répondre à sa place. A défaut de ses représentants, vos parents sont seuls dignes de traduire sa divine pensée. Tout acte commis sans leur assentiment est une faute grave dont Dieu vous tiendra compte quand il vous rappellera à lui. Avant d'agir, réfléchissez. Avant d'agir, demandez à Dieu s'il vous permet de réaliser le projet conçu. Avant d'agir, adressez-vous aux représentants du Tout-Puissant sur la terre et à vos chers parents qui n'ont d'intérêt que le vôtre!

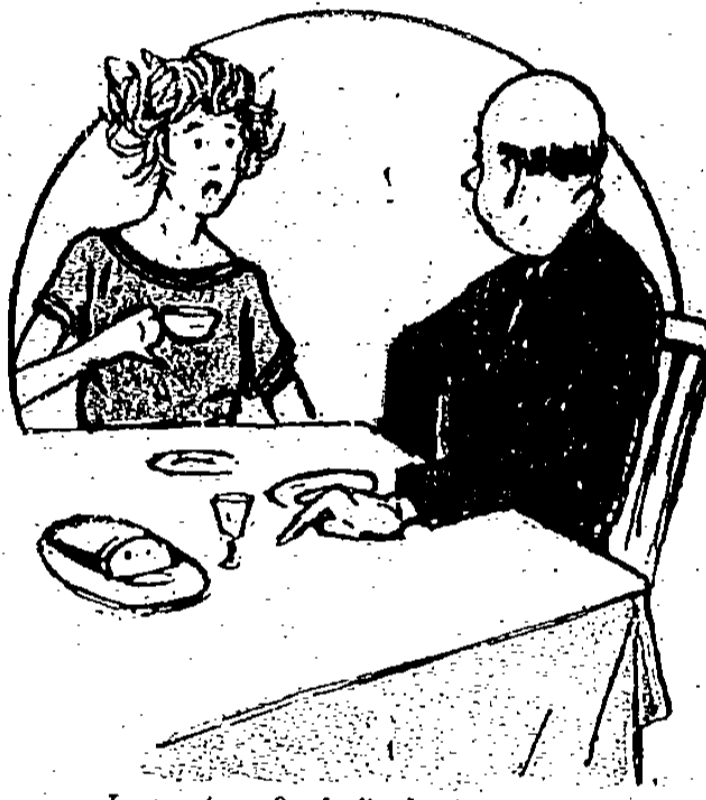
La voix s'était tue. Nelly, agenouillée sur le tapis de sa chambre, se tenait la tête à deux mains, affolée, frissonnante.

Soudain, elle se leva, courut à la chambre où reposaient ses parents et les trouva endormis.

Doucement, elle les baisa au front, revint dans sa chambrette, vida sa valise, mit le réveil sur huit heures et se coucha pour s'endormir après une nouvelle prière de sincère re-



Jugez de sa stupeur quand une voix profonde et grave...



Le pasteur? répéta la jeune fille sans comprendre.

connaissance. Le lendemain, au déjeuner le papa Compson lui demandait :

— Le pasteur ne vous a-t-il pas empêché de dormir, Nelly?

— Le pasteur? répéta la jeune fille sans comprendre.

— Comment, s'étonna Compson, vous dormiez déjà quand il a parlé? Eh bien, apprenez, ma chère enfant, que pendant votre séjour chez la cousine de New-York, nous vous avons, votre mère et moi, préparé une grande surprise. Nous avons fait installer dans votre chambre un haut-parleur de T. S. F.

Hier soir, si vous ne vous étiez endormie si vite, vous eussiez entendu le pasteur Héric de Washington prononcer de pieuses paroles.

Mais, rassurez-vous, Nelly, vous n'entendez pas que des sermons. Le programme de ce soir annonce une cantatrice française célèbre et virtuose du violon. Si vous le voulez bien, ma chère petite, nous irons les entendre avec vous dans votre chambre après le souper.

JEAN KOLB.

UN FAMEUX GRAPHOLOGUE

Balzac, le prodigieux romancier, se piquait d'être très fort en graphologie et il considérait comme définitifs et sans appel les oracles qu'il daignait rendre.

Un jour, une dame vint le trouver pour le prier d'examiner le devoir d'un jeune écolier de douze ans et de lui donner son avis sur l'avenir de cet enfant.

Balzac étudia l'écriture avec soin, puis après un long examen, releva enfin la tête.

— Madame, fit-il gravement, êtes-vous la mère de cet écolier?

— Nullement, monsieur.

— Je n'ai donc pas à craindre de vous causer de chagrin. A mon avis, et je suis sûr de ce que j'avance, cet enfant est obtus et léger. Il ne fera jamais rien de bien.

A ces mots, la visiteuse éclata de rire.

— Madame, fit le graphologue, légèrement piqué, je ne vois pas en quoi ma consultation peut provoquer une si folle gaieté!

— Mais si! Monsieur de Balzac, car ce fameux devoir n'est autre qu'un fragment de vos cahiers d'enfance, qui m'est tombé entre les mains par le plus grand des hasards.

Et tandis que la malicieuse personne se mettait à rire de nouveau, un sourire quelque peu forcé éclairait la large face du célèbre romancier.

E. B.



— Paraît qu'on l'a trouvé mort, qui nageait dans son sang...
— Alors, il n'était pas mort, vu que quand on est mort, on ne peut plus nager.

ILLUSION !!!



LE DOCTEUR. — A qui le tour?



— X..., le chirurgien, vient de couper les deux jambes à Jules.
— L'opération a réussi?
— J'te crois, il a fait ça avec son auto, il marchait au moins à 100 à l'heure.



MOMIE ROUGE

Première Partie
LA PIERRE DE LUNE

I

La sonnerie de l'appareil téléphonique suspendu au-dessus du lit de Ralph Gorse crépita violemment.

Ralph Gorse, un grand gaillard carré — carré de partout — se redressa.

C'était encore nuit. Il tourna le commutateur de la lampe électrique fixée au-dessus du lit et, d'un geste machinal, regarda la montre de nickel fixée à son poignet par une large courroie de cuir. Elle marquait sept heures quarante, exactement. Ralph Gorse devait se rappeler ce détail...

A partir de ce mercredi, quatre janvier, à sept heures quarante, sa vie allait puissamment changer!

La sonnerie continuait son bruit de crécelle.

Ralph Gorse empoigna le récepteur de l'appareil et le plaqua à son oreille.

Après toute une nuit passée dehors, à la recherche des assassins d'une brocanteuse, il était rentré chez lui vers six heures du matin. Et, à sept heures quarante, on le réveillait!

— Hello! Ici, brigadier Ralph Gorse! grommela-t-il. Qu'est-ce que...

Il s'interrompit en reconnaissant la voix de son grand chef, Jasper Bainbridge, le superintendant de la police de l'Etat de New-York. Jasper Bainbridge invitait son subordonné à se présenter devant lui sur-le-champ.

Ralph Gorse répondit affirmativement et raccrocha.

En moins de cinq minutes, il fut lavé, rasé, habillé. C'était un homme expéditif.

Agé de quarante-deux ans, il mesurait un mètre quatre-vingts de haut. Maigre, osseux, taciturne, impitoyable, il était la véritable terreur des criminels new-yorkais. Sa face carrée, glabre, au teint jaune, son crâne absolument chauve, ses petits yeux noirs, son menton en forme de galoche et son nez d'oison de proie étaient bien connus, depuis le Bronx jusqu'à la Bowery. L'on citait de lui des faits d'astuce et de force presque incroyables.

En deux mots, il était universellement considéré comme le plus habile détective de New-York et avait à plusieurs reprises, refusé des offres royales faites par des financiers qui voulaient se l'attacher. Mais l'argent lui importait peu : il aimait son métier pour lui-même.

Mercer-Street, où habitait le détective, n'est pas bien loin de Mulberry Street où se trouvent les *Headquarters of the Detective Bureau* (quartier général de la Sûreté).

Huit heures n'avaient pas encore sonné que Ralph Gorse franchit la haute porte de la Central Police Station.

Il était attendu. Un planton l'introduisit immédiatement dans le vaste bureau de M. Jasper Bainbridge.

— Bonjour, Gorse! fit le haut fonctionnaire, brièvement. Une affaire pour vous!... Peut-être c'est un simple *hambug* (blague)... peut-être c'est quelque chose de gros? On ne sait jamais, et, avec cette maudite presse, il faut toujours se tenir sur ses gardes! Car celui qui m'a envoyé ce poulet peut aussi bien avoir prévenu les journaux!... Si c'était un journaliste...

Les yeux de Ralph Gorse luirent comme des escarboucles, cependant que ses dents jaunes et énormes grinçaient sauvagement. Il ne les aimait pas, les journalistes!

Impassible, M. Bainbridge, qui s'était interrompu, reprit :

— Oui, il se peut que ce soit quelque farce de journaliste, pour démontrer que le Muséum n'est pas gardé... Ils ne savent pas quoi inventer, ces cracheurs d'encre!... Enfin, lisez!

Et M. Bainbridge tendit à Ralph Gorse un carré de papier d'emballage sur lequel les phrases suivantes avaient été formées à l'aide de lettres patiemment découpées dans des journaux et alignées :

« Monsieur Bainbridge,

« Au Metropolitan Museum of Art, salle 38, il y a, dans la vitrine centrale, la pierre de lune provenant du temple maya de Xinantecatl, qui est la plus grosse pierre de lune du monde entier et qui constitue un joyau unique, le plus beau joyau véritablement américain.

« Eh bien, cette pierre de lune va être volée avant quatre jours! Je le sais.

« Je ne peux en écrire plus. Mais je vous avertis.

« Prenez vos précautions! Si vous ne les prenez pas, je saurais faire connaître à qui de droit que vous avez été prévenu et que vous n'avez rien fait!

« Et n'oubliez pas que les voleurs sont beaucoup plus habiles que les plus intelligents de vos policiers : vous en aurez la preuve avant la fin de la semaine. »

C'était tout.

Ralph Gorse relut deux fois l'étrange factum, comme pour bien s'en pénétrer les termes.

— Des blagues, chef! dit-il pesamment en remettant le papier à M. Bainbridge.

— Oui... C'est mon avis! Mais n'y aurait-il qu'une chance sur cent mille que cette lettre fût vraie, que je ne voudrais pas la courir!... Les élections approchent et il ne faut rien négliger! L'opinion publique est si naïve...

M. Bainbridge s'interrompit, attendant sans doute une parole de son subordonné.

Mais Ralph Gorse resta muet. Il était furieux, en vérité, d'avoir été dérangé dans son sommeil pour une « imbécillité » pareille, et pensait que les chefs font bon marché du repos de leurs hommes.

— Je vous confie l'affaire! conclut le

superintendant. Faites une rapide enquête, assurez-vous que toutes les précautions sont prises... et prévenez le directeur du musée!

« Dans la vie, tout arrive, Gorse, ne l'oubliez pas!

« Même d'être éveillé en sursaut à sept heures et demie du matin à cause de la lettre d'un idiot! » pensa amèrement Ralph Gorse qui répondit :

— Vous avez raison, chef!... Et si jamais il vient un voleur... je... eh bien! oui, je me charge de lui!

— Vous avez carte blanche! termina M. Bainbridge.

Le chef-détective sortit. Son sang bouillonnait de rage.

En quelques minutes, un tram l'amena devant une des portes du Metropolitan Museum of Art.

C'est un vaste bâtiment situé sur le côté est du Central-Park, et dont les deux étages contiennent, pêle-mêle, d'admirables sculptures, des antiquités de toutes sortes et des vitrines bourrées de bijoux.

Ralph Gorse, s'étant nommé à un gardien, fut amené dans le salon de M. Plimsaul, le directeur du Muséum.

Le détective, en quelques phrases, fit au fonctionnaire le récit de son entrevue avec M. Bainbridge, et ne cacha pas qu'il considérait toute l'affaire comme un damné *hambug*, autrement dit une « sale blague ».

M. Plimsaul en jugea autrement.

C'était un vieux savant timide et emprunté, qui connaissait beaucoup mieux l'organisation des Chaldéens d'il y a dix mille ans que les complications de la vie moderne. Il vivait dans la crainte perpétuelle que les merveilleux bijoux confiés à ses soins fussent enlevés.

— C'est très sérieux! Très sérieux, monsieur Gorse! exclama-t-il. C'est un complice des voleurs qui vous a écrit... pris de remords, sans doute!

— De remords? ricana Gorse, avec un air d'ironie sauvage dans les yeux. De remords, hé? Vous connaissez ça, vous? Moi, je n'ai jamais rencontré de remords devant moi!

— Mais oui, cher monsieur... il y a des cas... je pourrais... Même au temps de Sarbopolassar, qui...

— Sarbopolassar? C'était votre prédécesseur, monsieur Plimsaul?

— Non, c'est un roi d'Assyrie!... Enfin, il faut aviser! Pensez! Si l'on enlevait cette pierre de lune... Elle vaut... Elle est unique!... Des milliers de dollars... Vous la verrez! Je vais la cacher...

— Cacher? Vous avez peur des rascals cambrioleurs? gronda Ralph Gorse. Cacher? Non! Il faut la laisser où elle est! Et je la garderai, moi, pendant ces quatre jours! Je serai avec trois de mes hommes; et quand bien même Belzébuth viendrait pour la prendre, je me charge de lui arracher la peau du ventre, moi!

« Où est-elle, cette pierre de lune?

— Au premier étage, salle 38... Venez! fit M. Plimsaul, qui semblait bien aise de montrer le joyau.

Les deux hommes gravirent rapidement le large escalier de marbre et, après avoir traversé diverses salles, arrivèrent à destination.

La salle 38 donnait dans une des quatre petites cours aménagées à l'intérieur du vaste bâtiment.

M. Plimsaul se dirigea vers une large vitrine d'ébène placée au centre de la pièce.

Elle ne contenait qu'un seul objet : une sorte de grosse lentille de la dimension d'une assiette à dessert, et dont la masse translucide, quoique posée sur un socle de velours noir, dardait des reflets d'un rouge sanglant.

Deux trous étaient percés en sa partie centrale, à un centimètre l'un de l'autre.

— Elle est drôle, cette pierre de lune ! observa Ralph Gorse. On dirait qu'elle nage dans du sang...

— Oui... Cela vient, croit-on, de ce qu'elle servait aux sacrifices humains ! expliqua le directeur du Metropolitan Museum.

« Remarquez les fines hachures qui la zèbrent. Elles ont été produites par le tranchant des haches d'or avec lesquelles les Mayas, chaque année, sacrifiaient sept jeunes guerriers et sept jeunes filles à leurs féroces divinités... Ah ! c'est bien curieux ! Une époque vraiment intéressante !

— De damnés sauvages, vos Mayas ! grommela Ralph Gorse. Il n'importe ! On va s'occuper de l'affaire : ça me reposera ! Le chef a raison de dire que tout arrive !

« Vous allez ordonner à vos gardiens de doubler les rondes, la nuit. Je reviendrai ce soir, habillé en surveillant, avec trois de mes hommes. Vous nous laisserez dans cette salle et si le rascal d'enfer se présente... A ce soir, monsieur le directeur !

Ralph Gorse n'en dit pas plus. S'étant incliné devant son interlocuteur, il traversa rapidement la salle et disparut.

Le soir même, un peu avant la nuit, il était de retour avec trois détectives de confiance, soigneusement choisis par lui. Tous étaient revêtus de l'uniforme de drap noir des surveillants du Metropolitan Museum of Art.

L'heure de fermeture était passée depuis longtemps. M. Plimsaul, un peu rassuré, alla installer les quatre hommes dans la salle 38 où il avait déjà fait porter des lits de camp.

— Pas besoin de ces meubles ! Nous ne dormirons pas ; nous ne sommes pas ici pour cela, monsieur le directeur ! grommela Gorse.

M. Plimsaul, intimidé, n'osa pas insister et se retira.

Il ne dormit guère, cette nuit-là, M. Plimsaul ! Des visions d'assassinats, de sacrifices humains, de cambriolages l'assaillirent.

A la pointe du jour, n'y tenant plus, il se leva et, vêtu seulement d'une pelisse de loutre par-dessus son pyjama

de flanelle, se dirigea vers la salle 38.

Il l'atteignit rapidement, non sans avoir interpellé au passage plusieurs surveillants qui lui déclarèrent que la nuit avait été d'un calme complet.

Ayant ouvert la porte de la salle où reposait la pierre de lune, il regarda devant lui. Pas un bruit. Les lumières électriques avaient été éteintes.

M. Plimsaul tourna plusieurs com-

mutateurs et fit s'illuminer les globes placés aux angles du plafond et un faible cri d'horreur lui échappa : M. Ralph Gorse et ses trois subordonnés, gisaient, inanimés, les yeux révulsés, sur le plancher. Leurs faces exprimaient une épouvante sans nom.

Il bondit vers la vitrine centrale. Elle était intacte, mais elle était vide.

La pierre de lune de Xinantecatl avait disparu.

Hagard, M. Plimsaul courut vers la porte, qu'il avait laissée ouverte, et d'une voix que l'horreur faisait chevrotter, il appela...

Des surveillants accoururent.

En proie à une stupeur au moins aussi immense que celle de leur directeur, ils expliquèrent en bredouillant qu'ils n'avaient rien entendu, rien remarqué de suspect.

Le directeur du Metropolitan Museum était trop troublé, lui-même, pour procéder à un interrogatoire serré.

S'étant un peu calmé, tant bien que mal, il ordonna de transporter les corps des policiers dans son propre cabinet et suivit le lugubre cortège.

A peine chez lui, il saisit le récepteur d'un appareil téléphonique, pour prévenir la police, mais il n'était pas au bout de ses surprises !

Un surveillant, qu'il n'avait pas encore vu, surgit soudain devant lui, en coup de vent. Il était livide :

— Monsieur le directeur !... Dans la salle 17 ! La momie maya... qui était dans le sarcophage de bronze ! haleta-t-il.

— Eh bien ? Quoi ?

— Elle n'y est plus ! Le sarcophage est vide, et, à côté, il y a le gardien Mulberry... Il est mort !

— Naturellement ! ne put s'empêcher de dire M. Plimsaul, à la grande stupeur de son subordonné, qui le regarda comme s'il devenait fou.

Le directeur du Metropolitan Museum of Art avait tout son bon sens. Il avait simplement voulu constater que, ce matin-là, les choses les plus horribles lui semblaient toutes naturelles...

— C'est bien ! reprit-il. Faites-le porter ici ! Qu'on téléphone à un médecin !... Vite !... Je vais... prévenir la police !... Et que personne ne sorte du Museum !

(A suivre.)

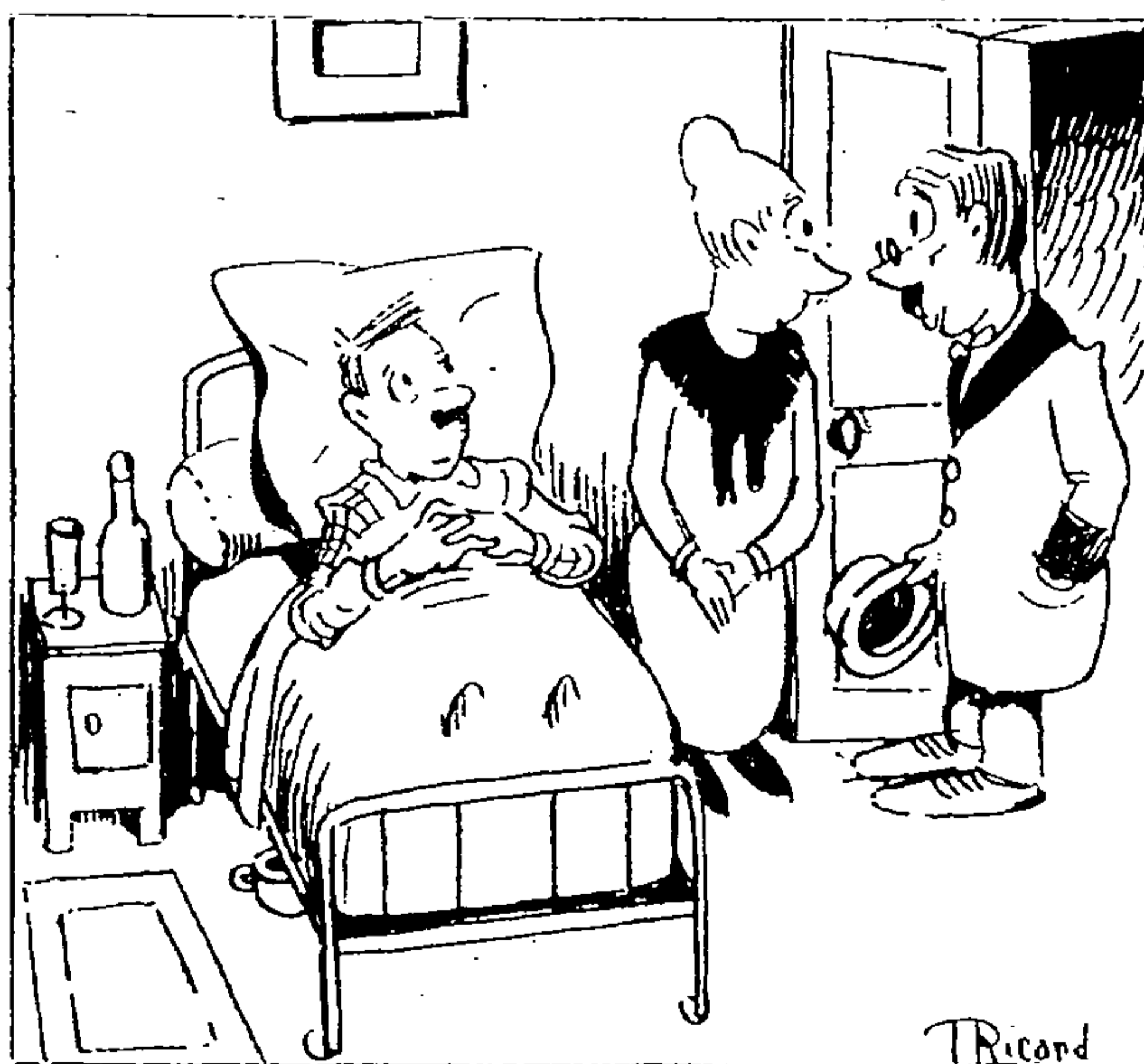
JOSÉ MOSELLI.



— Je vous confie l'affaire ! conclut le superintendant.

Et ils étaient à demi nus : en chemise et en caleçons. Leurs uniformes de surveillants leur avaient été enlevés !

Malgré sa stupeur et son trouble, le



— Il est dans le bâtiment... C'est un dur métier, allez, docteur, pour son estomac délicat. Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, il a encore ravalé une façade de trois étages.

NOTRE RELIEUR

“ PÊLE-MÊLE ”

A la demande de nombreux lecteurs qui désirent conserver les numéros du Pêle-Mêle, nous avons fait établir un relieur joli et pratique, dans lequel les journaux sont fixés sans être ni collés ni perforés.

Les fascicules ainsi reliés s'ouvrent complètement à plat ; ils peuvent être enlevés et remis à volonté sans déranger les fascicules voisins.

Prix : 7 fr. 50

Joindre 1 fr. 50 pour frais d'envoi.

Adresser commandes et mandats à l'Administration du Pêle-Mêle, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).

Compte chèque postal : 259-10
Aucun envoi contre remboursement.

Vient de paraître :

NOS MONOLOGUES

Recueil à l'usage des jeunes filles, jeunes femmes et jeunes gens.

35 monologues choisis pour dire en famille et en société.

EN VENTE DANS NOS BUREAUX

Le volume de 160 pages sous couverture en couleurs :

3 FR. 50

Envoi franco contre 4 francs adressés à l'Administration du Pêle-Mêle, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).

Aucun envoi contre remboursement.

CARNET DU SOLDAT

COMMENT DOIT-ON PORTER LES DÉCORATIONS Les décorations sont aujourd'hui si nombreuses que ceux qui les détiennent sont souvent embarrassés pour les placer réglementairement sur leur uniforme.

Or, voici dans quel ordre elles doivent être portées, en se référant aux divers décrets, instructions ou circulaires existant sur la matière :

- 1^o Décorations françaises :**
 Légion d'honneur.
 Médaille militaire.
 Croix de guerre française.
 Croix de guerre des T. O. E.
 Croix de guerre belge (bien que décoration étrangère.)
 Médaille de la Victoire.
 Médaille commémorative de la Grande Guerre.
 Médaille de l'Yser (bien que créée par le gouvernement belge.)
 Médaille coloniale.
 Médailles commémoratives des campagnes de guerre (Crimée, Baltique, Italie, Sardaigne, Chine, Mexique, Médaille pontificale, Tonkin, Madagascar, Dahomey, Maroc, Médaille de 1870-71, Syrie, Cilicie, Haute-Silésie).
 Palmes académiques.
 Mérite agricole.
 Médailles d'honneur conférées par le gouvernement.
- 2^o Décorations étrangères.**
 Ces dernières doivent être portées après nos ordres nationaux et de droite à gauche, d'après l'ordre des dates auxquelles ont été conférées ces distinctions aux titulaires.

COURRIER MILITAIRE

Le *Carnet du Soldat* répond à toutes les demandes de renseignements d'ordre militaire, dans les six semaines par la voie du journal, ou dans les huit jours par lettre individuelle, si la demande est accompagnée d'une enveloppe timbrée.

FLEGME



— Mais, monsieur, avec ce billet-là vous n'avez pas droit au rapide !
 — Ah ! Eh bien, êtes au mécanicien qu'il aille plus doucement.

brée à 25 centimes, toute préparée à l'adresse du correspondant.

R. M., Pré-Saint-Gervais. — Rien ne vous empêche de demander à être incorporé dans un corps de l'Afrique du Nord, et il est fort probable, si vous vous y prenez à temps, que votre vœu sera exaucé.

Rousseau, Calais. — Si dans un an vous êtes reconnu bon pour le service, vous devrez faire 18 mois.

Celui qui perdit son âme. — Oui, si vous êtes très bien classé à l'examen.

Automobiliste prudent. — Si tous ceux qui savent conduire une automobile pouvaient entrer dans le train des équipages, il ne resterait plus guère de monde pour les autres armes.

Léonardin, Brives. — Au lieu de demander un régiment colonial, vous auriez mieux fait de demander un régiment de l'Afrique du Nord, vous auriez été plus sûr d'atteindre le résultat que vous cherchez.

L'archevêque, 7, 27. — Double demande à faire : 1^o à la mairie de votre commune ; 2^o à la mairie de l'arrondissement ou vous êtes domicilié, à Paris.

X. Y. Z. à Nîmes. — Service des renseignements militaires incompetent. Nos regrets.

CONSEILS DU DOCTEUR

LES MALADIES DES COUTURIÈRES

Vous ne saviez certainement pas qu'il y avait une maladie spéciale aux couturières ? Que Jenny l'ouvrière ne s'effraye pas et qu'elle continue à coudre en chantant, car cette affection corporative n'est pas grave. Toutefois elle présente un ensemble de symptômes qui ne peuvent être traités par le mépris.

C'est généralement chez les couturières entre dix-huit et quarante ans qu'on la rencontre.

Le plus souvent elle atteint surtout les femmes peu musclées. L'unique cause des troubles ressentis est en effet dans l'attitude continuellement penchée qu'est obligée de prendre l'ouvrière en son travail de couture, et il est normal de penser que celles qui sont moins fortes fatiguent davantage. Cette flexion permanente du tronc en avant produit des tiraillements sur les ligaments articulaires et provoque de ce côté des réactions douloureuses. Naturellement, les muscles du dos sont alors le siège de mouvements de compensation et de défense.

Le premier symptôme qui signale la maladie se manifeste par une douleur continue et parfois assez violente entre les deux épaules et dans les masses musculaires du dos. Cette douleur n'est pas toujours continue et parfois elle affecte la forme de véritables crises. Ces crises peuvent être si pénibles et si intenses que souvent la malade est obligée de s'aliter. Il suffit d'appuyer en certains points, et particulièrement au voisinage de la colonne vertébrale, pour réveiller les phénomènes douloureux. C'est, somme toute, un lumbago du dos.

Ce qui est regrettable dans cette affection, c'est l'erreur de diagnostic. On l'attribue à une grippe ou à une névral-

gie. D'autres fois on pense au rhumatisme. Ce qui est plus gros de conséquences, c'est de croire au mal de Pott à son début, car ceci entraîne des soins spéciaux, asujettissants, longs et inutiles.

Pour reconnaître la maladie des couturières, il suffit d'avoir présent à l'esprit sa possibilité. Avec un peu de repos, quelques frictions et quelques exercices de gymnastique, les symptômes disparaissent vite et la malade peut reprendre son travail. Mais pour éviter le retour des accidents, il faut entraîner les muscles du dos et leur donner une tonicité plus forte.

DOCTEUR NEUVILLE.

NOTA — Toute demande de consultation par lettre détaillée doit être accompagnée d'un mandat-poste de dix francs adressé à l'Administration du Pêle-Mêle, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).

Conseils pratiques.

POUR EMPÊCHER L'HUILE DE RANCIR. — L'huile rancit au contact de l'air par l'absorption de l'oxygène ; il suffit donc, pour la préserver, de verser sur l'huile environ 5 cuillerées à café de bonne eau-de-vie par bouteille, de manière que cette dernière soit bien remplie, de la boucher avec soin et de la mettre debout.

L'huile, par ce moyen, se conserve fort longtemps sans aucune altération. Ce procédé est basé sur la propriété que possède l'eau-de-vie de se maintenir au-dessus de l'huile en raison de son poids spécifique et d'intercepter ainsi toute communication avec l'air extérieur.

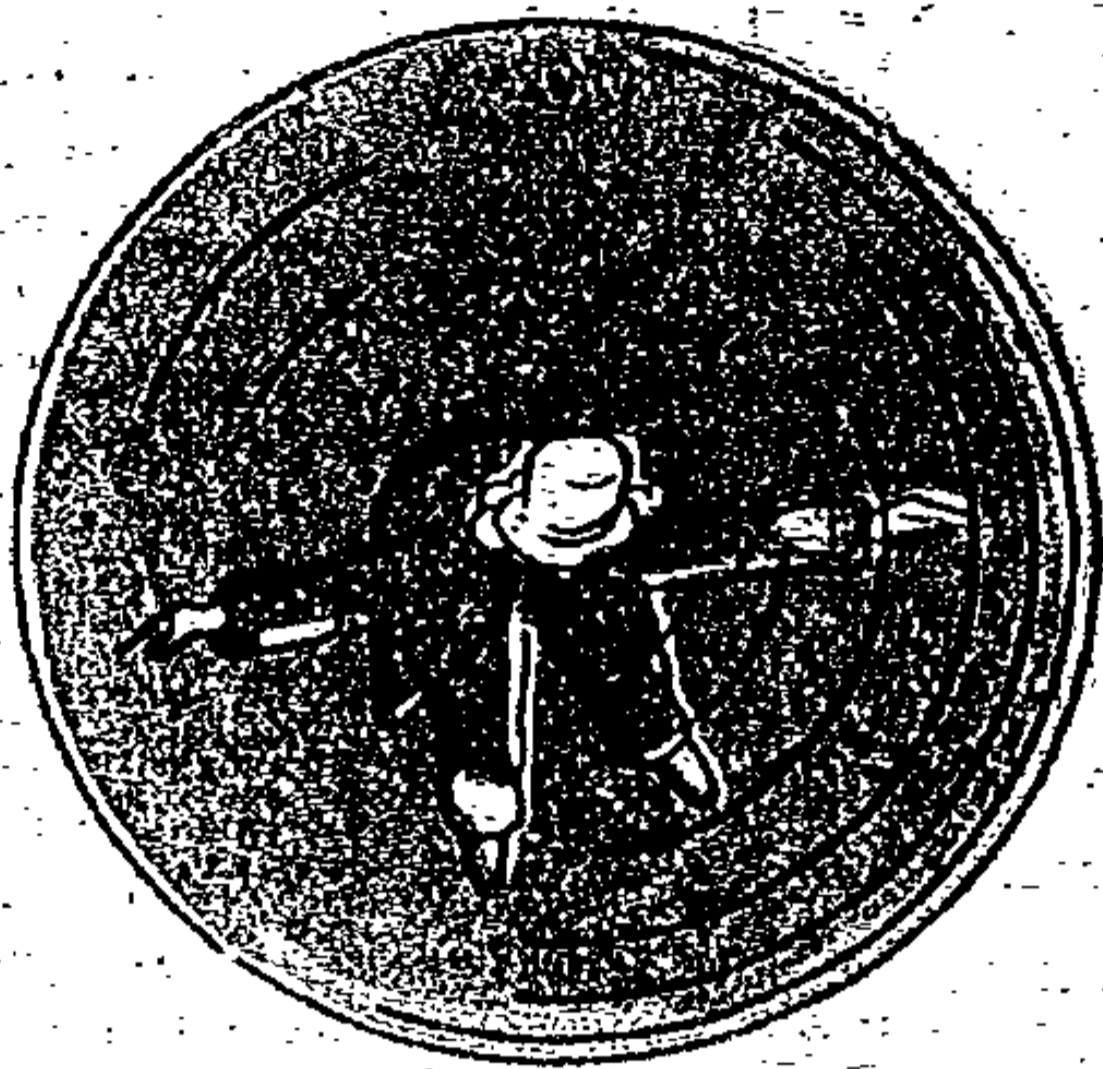
Pour enlever la rancidité à l'huile, il faut la mettre en contact avec du charbon de bois grossièrement pulvérisé, à la dose de 120 grammes de charbon par litre d'huile, agiter, puis filtrer. On peut aussi diluer 15 grammes d'acide sulfurique dans 150 grammes d'eau, agiter vivement le mélange avec 1 litre d'huile ; on laisse reposer 8 jours et on décante.

AGENCE MATRIMONIALE



— Eh bien, monsieur, comment trouvez-vous cette jeune fille ?
 — Oh ! elle ne me dit rien de toi... elle est trop bararde.

LA FIN D'UN GRAND HOMME
ou les Bizarreries du Langage.



Ce savant planait dans les plus hautes sphères de la pensée.



Sa science était profonde.



Un jour il reçut un coup de foudre.



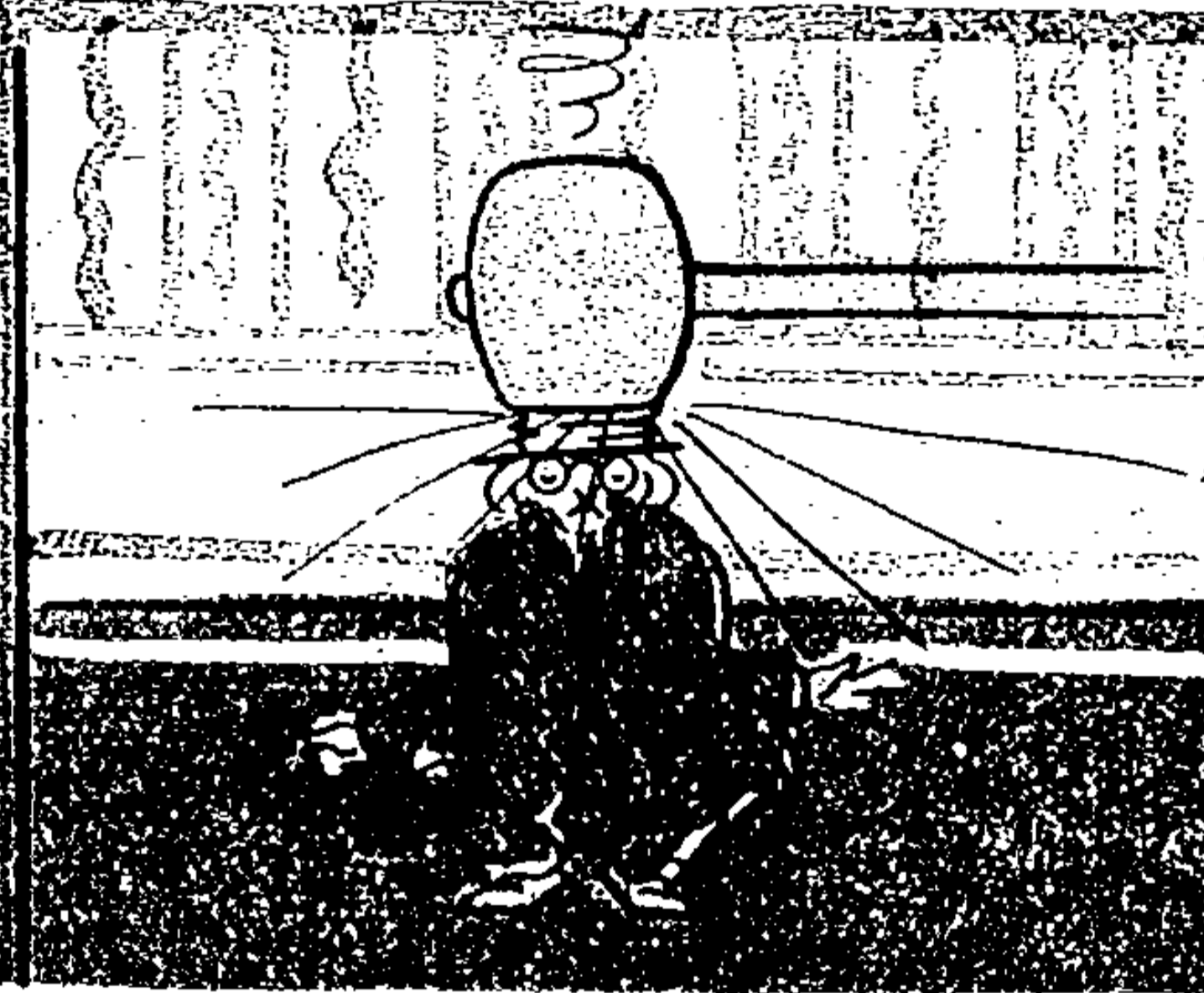
Il obtint la main de sa bien-aimée, pubha des bans...



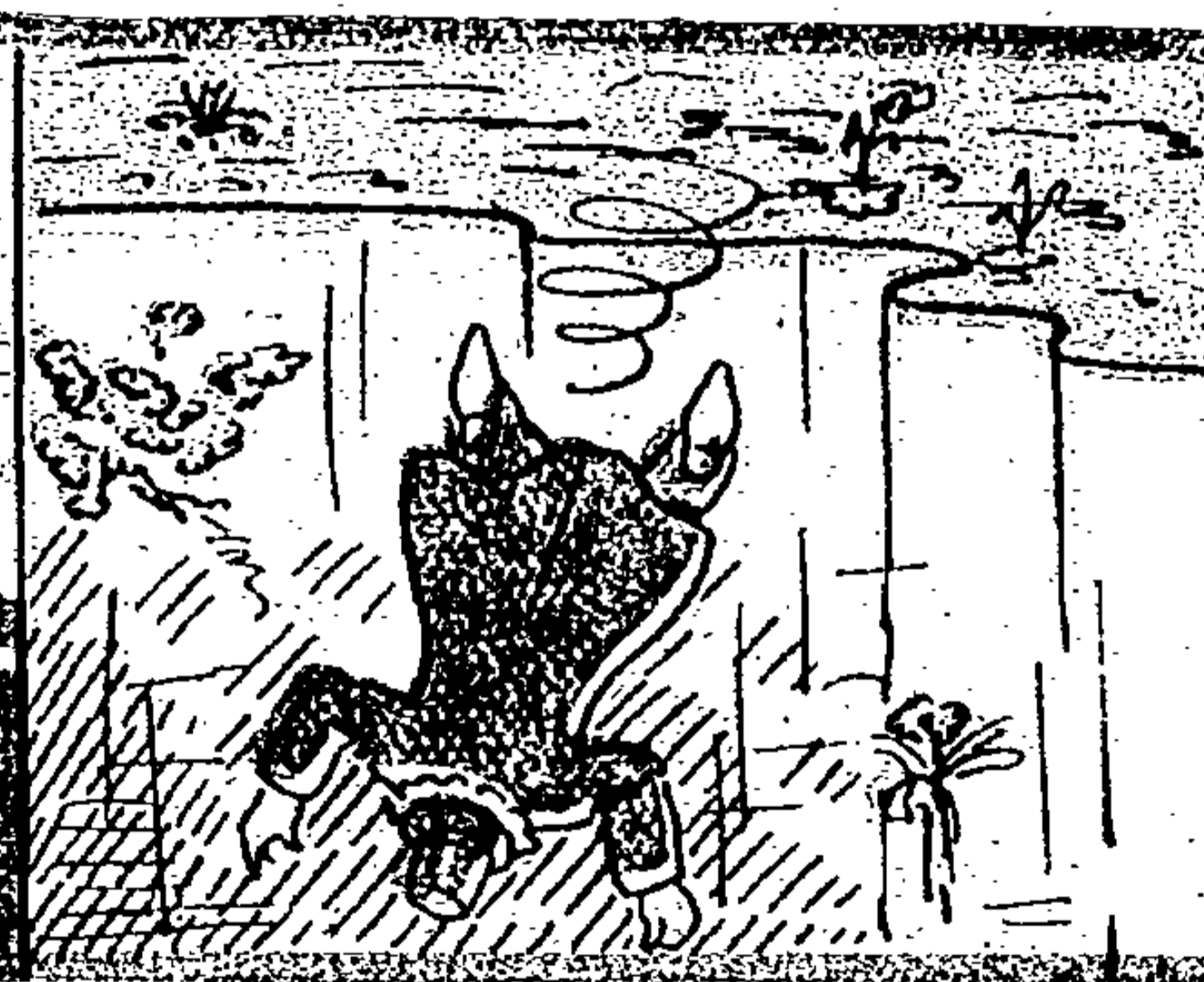
... et noua les doux liens du mariage.



Hélas! il avait épousé la femme torpille!



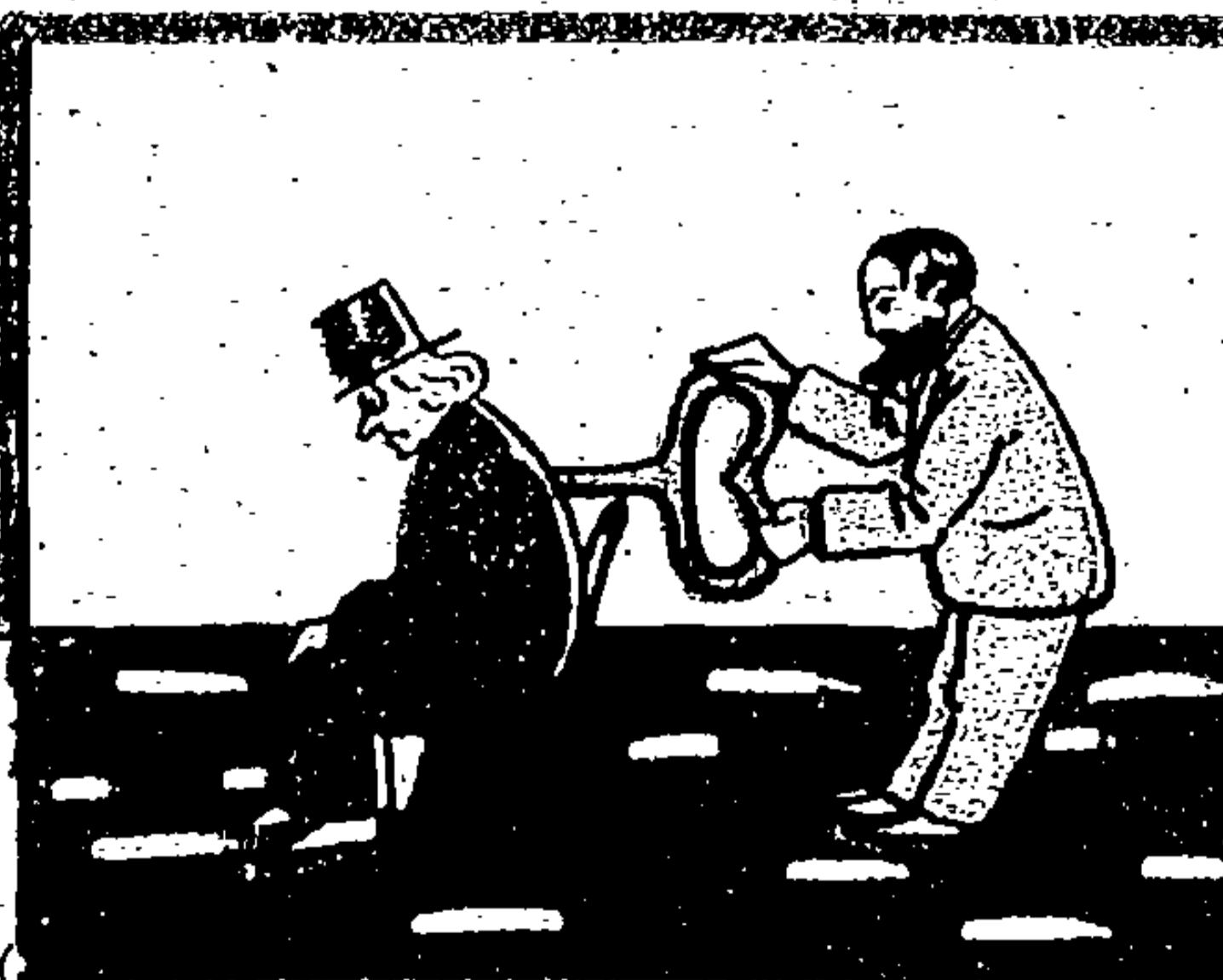
Cette constatation lui porta un coup.



Il tomba dans un abîme de stupéfaction...



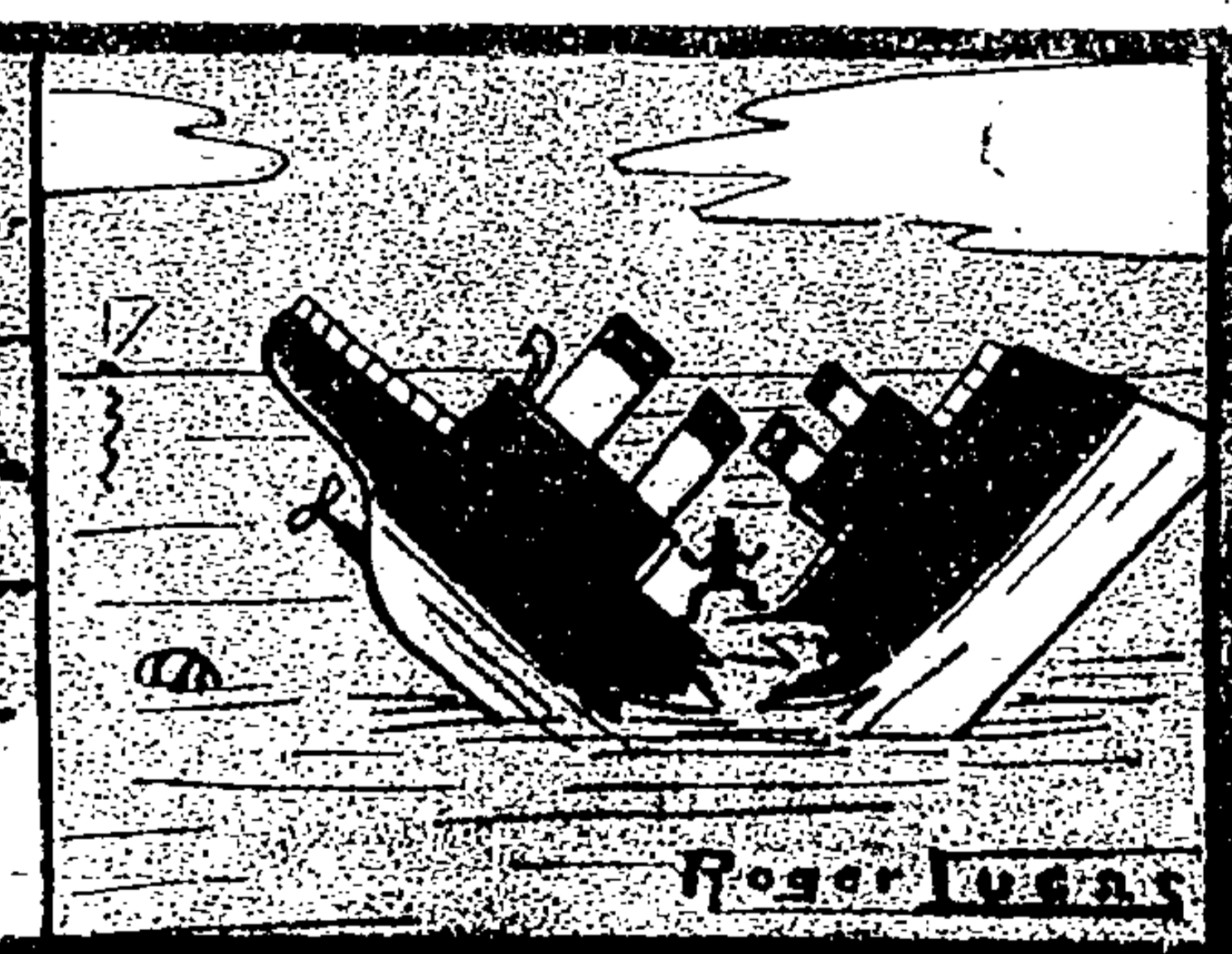
... se mordit les doigts.



Ses amis essayèrent de le remonter.



Il maigrît, il n'était plus que l'ombre de lui-même...



... et mourut bientôt de la rupture d'un vaisseau.

Roger LUGAS

UNE AFFICHE
DES RECRUTEURS
DE L'ANCIEN TEMPS

En 1766, l'affiche suivante était placardée sur les murs de Noyon, on en conserve un exemplaire dans les archives de cette ville.

AVIS
A LA BELLE JEUNESSE

Artillerie de France.
Corps Royal.
Régiment de la Fère.

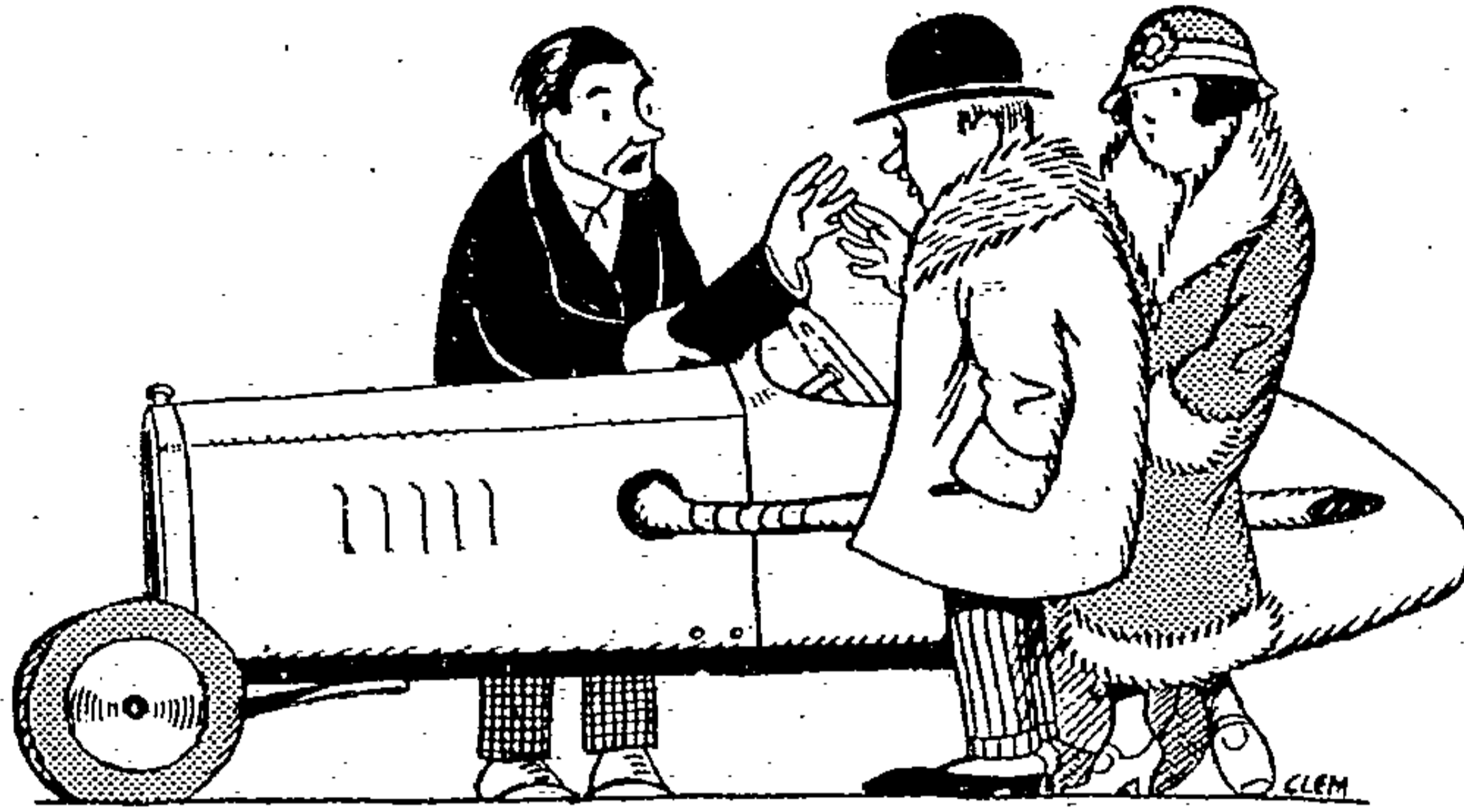
De par le Roy.

« Ceux qui voudront prendre party dans le corps royal de l'artillerie, régiment de la Fère, compagnie de Richoufitz, sont avertis que ce régiment est celui des Picards. L'on y danse trois toys par semaine; on y joue aux battoirs deux toys; et le reste du temps est employé aux quilles, aux barres, à faire des armes.

Les plaisirs y règnent; tous les soldats ont la haute paye; bien récompensés de piaces, de gardes d'artillerie, d'officiers de fortune à soixante livres d'appointement.

Il faut s'adresser à M. de Richoufitz, en son château de Vauchelles, près Noyon, en Picardie. Il récompensera ceux qui lui amèneront de beaux hommes. »

J. V.



— Elle fait cent quatre-vingts à l'heure en palier, les frais d'huile et d'essence sont minimes.
— Ce qui m'inquiète, ce sont les frais de médecin ou de chirurgien.

FAIRE
RIPAILLE

Ripaille est le nom d'un bourg de Savoie, situé dans le Chablais, au bord du lac de Genève, à une lieue de Thonon.

Il y avait, autrefois à Ripaille un prieuré où Amédée VIII duc de Savoie, plus tard pape sous le nom de Félix V, se retira, après avoir fait ériger la Savoie en duché.

Là, Amédée vécut plutôt en grand seigneur qu'en ascète, et le monastère de Ripaille fut bientôt renommé pour l'excellence de sa table.

Certains chroniqueurs ont tellement exagéré le luxe déployé par Amédée à Ripaille que les mots « faire ripaille » sont devenus populaires pour exprimer une vie oisive où les festins succèdent aux festins.

La vérité est que le duc de Savoie, en se retirant à Ripaille, n'eût d'autre but que de se soustraire aux soucis du gouvernement.

Ni lui ni ses compagnons ne s'astreignirent à une règle fort sévère, mais la vie qu'ils menaient était irréprochable sous le rapport des mœurs, et si la table était toujours ouverte, c'est que l'hospitalité était, à cette époque, un des premiers devoirs, une des premières vertus de tout maître d'un château ou d'un monastère.



— Ça vous plaît, vous êtes sans doute collectionneur?
— Non, je suis marchand de couleurs!



LE CLIENT désolé, regardant la carte. — Comment! vingt-cinq francs, à douzaine d'huître de Marennes? Il faut être roi pour pouvoir en manger à ce prix-là!...
LE GARÇON. — En effet, si suffit d'avoir le palais royal.



LE DOCTEUR. — Alors, madame, de quoi souffrez-vous donc?
LA DAME. — Je ne sais pas ce que j'ai, docteur, je m'ennuie, je m'ennuie...
LE DOCTEUR. — Vous vous écoutez peut-être?

Carnet de Thémis

M. le Procédurier donne gracieusement à chacun, par l'intermédiaire des colonnes du journal, tous les conseils juridiques d'intérêt général qui lui sont demandés.

Les lecteurs qui desirer des réponses directes peuvent les obtenir en faisant la demande à la Direction du journal et en joignant à leur lettre un timbre pour la réponse ainsi qu'un mandat de dix francs.

Un Vitryer abonné. — Au sujet de votre condamnation, je manque de renseignements, mais vous devez être probablement amnistié; de plus, la prescription doit vous être acquise. Quand à votre faillite, l'article 20 de la Loi du 3 janvier 1925 vous réhabilite de plein droit.

Un abonné N° 53. — Oui, vous avez droit à l'amnistie.

LA « MASSILLONNE »

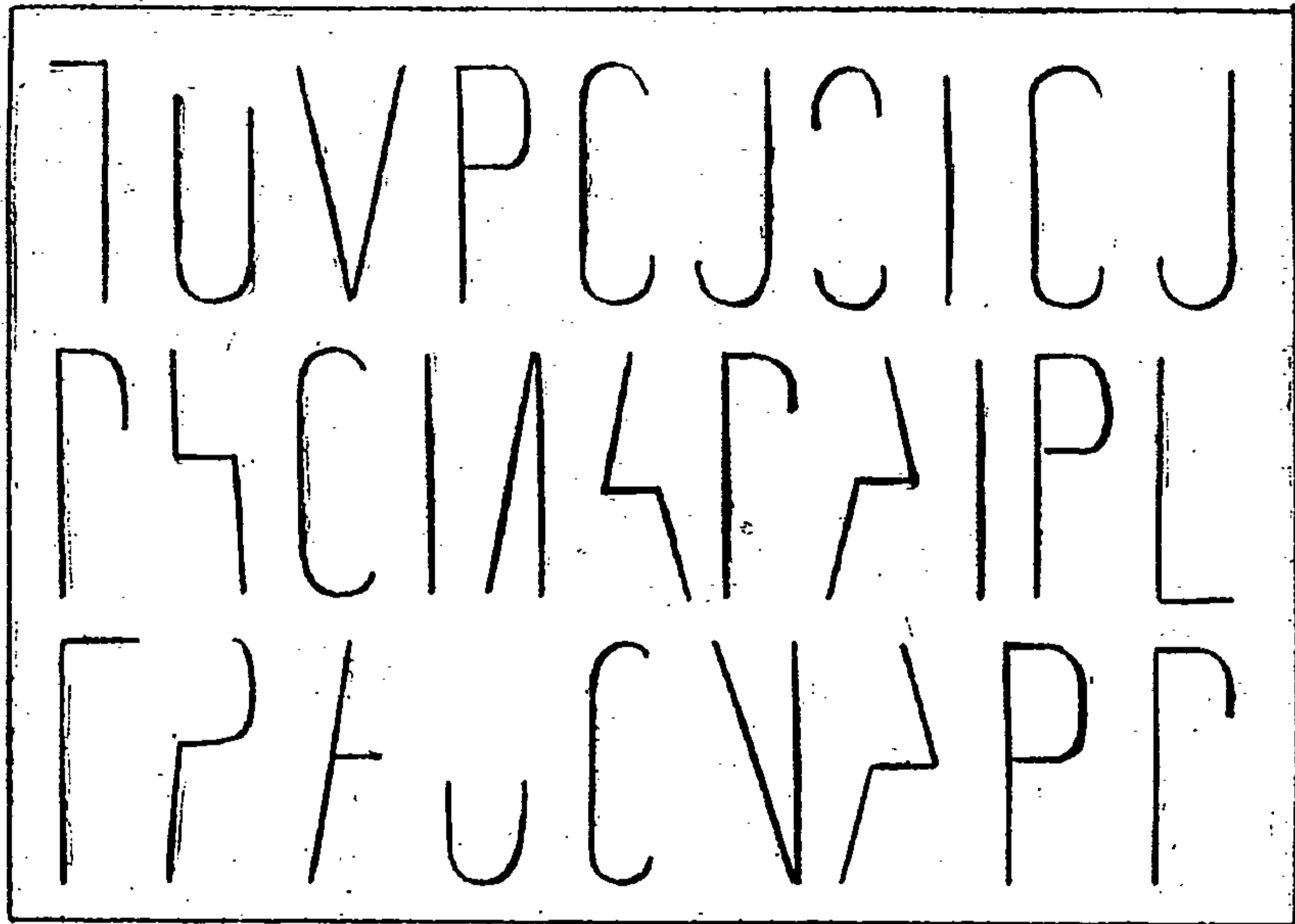
C'est ainsi qu'on désigne techniquement le grain de beauté que les mondaines dessinent au coin de leur lèvre ou sur toute autre partie de leur visage. On raconte que Massillon, prêchant un jour, contre le luxe et la mode, prit à partie les grains de beauté dans la toilette.

— Et ces mouches, s'écria-t-il, que vous appliquez sur votre visage, qu'est-ce encore, sinon de la vanité? Elles n'ont d'autre but que d'attirer les regards. Pourquoi n'en pas mettre aussi sur vos épaules, sur votre gorge?...

Le lendemain, toutes les dames avaient une mouche sur la gorge, et le grain de beauté prit aussitôt le nom de « Massillonne ».

CONCOURS DES JAMBAGES

10° TABLEAU



AVIS. — Les lecteurs sont priés de ne nous adresser aucune solution avant la publication des douze séries de ce concours. Nous les prions de conserver ces solutions jusqu'à, ainsi que les bons à détacher accompagnant les diverses séries (voir page 19). Nous indiquerons, le moment venu, de quelle façon devront être faits les envois.



Une ménagerie étrange.

Le public est de plus en plus blasé. Pour l'attirer, il faut toujours du nouveau...

C'est ce que s'est dit herr Harsenbeck, propriétaire d'une



ménagerie de Brême. Montrer des tigres, des lions, des léopards, c'est vieux jeu. M. Harsenbeck, qui est un innovateur, a imaginé mieux!

Sa ménagerie, dont nous avons un prospectus sous les yeux, s'enorgueillit de posséder, entre autres curiosités: Un lion muni d'un œil de verre! Un éléphant avec des dents en celluloid!

Un ours cul-de-jatte! Une hyène avec une patte de devant en bois!

Et il paraît que les pauvres animaux, malgré leurs mutilations, sont d'une agilité (l'ours cul-de-jatte aussi), sans pareille.

Du moins, c'est M. Harsenbeck qui l'affirme!

En tous cas, il paraît qu'il y a foule pour admirer ses « pensionnaires », ce qui prouve que tous les goûts sont dans la nature.

L'amour de la loterie.

Solliciter la chance, le jeu, est le dernier recours des hommes contre leur destinée. C'est pourquoi la roulette, les courses

de chevaux, tous les jeux, ont tant de fidèles.

Le gouvernement italien, depuis bien des années, a mis à profit cette faiblesse humaine.

C'est ainsi qu'existe en Italie le « lotto », une loterie hebdomadaire à multiples combinaisons, et à laquelle tout le monde peut prendre part, les mises les

plus minimes étant acceptées.

Le « lotto » fait, chaque année, encaisser d'énormes sommes au gouvernement italien.

L'an dernier, le trésor a fait un bénéfice de plus de cent cinquante millions de lires sur le « lotto ».

Et la passion des Italiens pour leur jeu national est si grande, qu'un journal de la Péninsule assure qu'à Naples, notamment, chaque habitant joue en moyenne une quarantaine de lires par an.

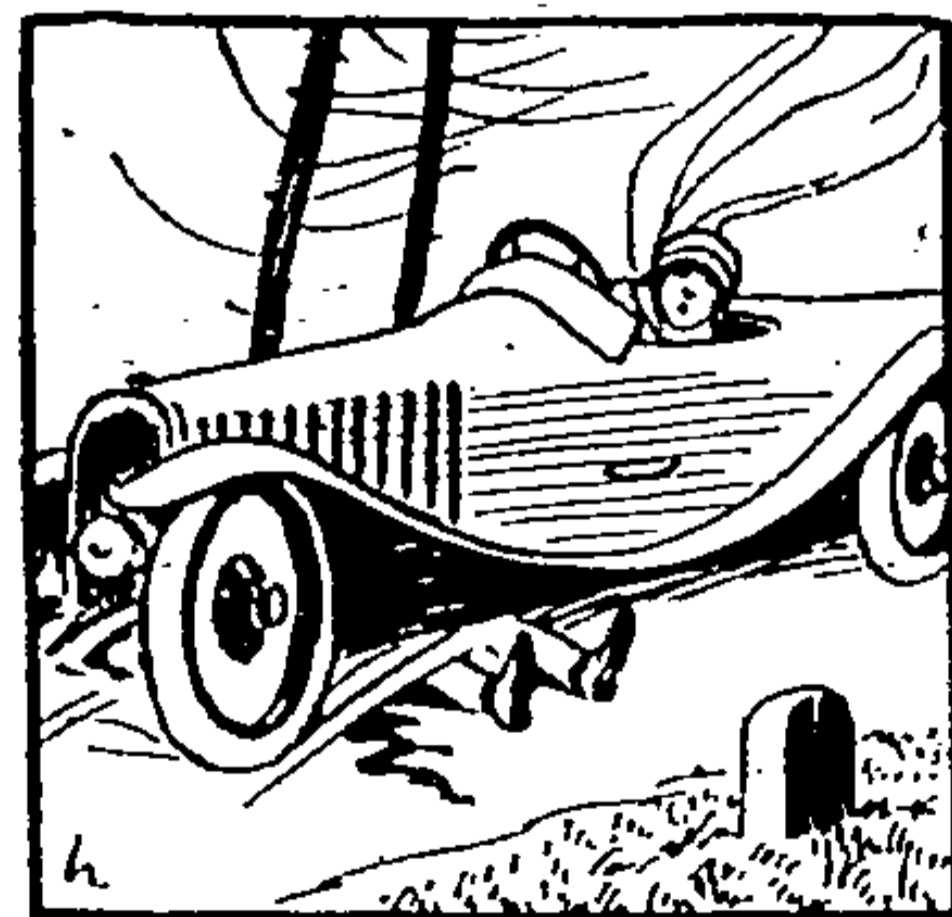
Le « lotto » est une bonne affaire pour le gouvernement italien!

Pour les piétons.

Le nombre des automobiles s'accroît tous les jours. Le nombre des écrasés aussi.

Dans la province de Cordoba, en République Argentine, une statistique rigoureusement faite a démontré que, sur trois accidents, deux étaient causés par

l'inexpérience de femmes chauffeuses... Que faire? Empêcher les femmes de conduire? Il eût fallu une loi. Pourtant, l'on ne pouvait laisser écraser indéfiniment les gens par les charmantes automobilistes.



C'est alors que le gouverneur de la province de Cordoba eut une idée géniale: il décréta tout simplement que, dorénavant, aucune femme ne serait autorisée à conduire une auto avant l'âge de quarante ans!

Instantanément, il n'y eut plus aucune femme à solliciter le permis de conduire! Seulement, la cour suprême de Buenos-Aires vint de casser cet intelligent arrêté comme illégal. Et les gens de Cordoba continueront à être écrasés.



L'ASSASSIN DE LA CHAMBRE 13

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

La duchesse de Vrantès a été assassinée d'une façon si mystérieuse, qu'on n'a pu jusqu'à présent retrouver son meurtrier. L'inspecteur de police Pierre Serve, navré des échecs successifs qu'il a essayés, tend un nouveau piège au bandit. Il est soutenu par son chef, le commissaire Bareloug, qui, ayant voulu n'agir qu'à sa tête, sans écouter les conseils de son collaborateur, vient d'éprouver une amère déception.

CHAPITRE XXII (Suite.)

PIERRE SERVE et Prosper s'étaient installés dans une pièce située au rez-de-chaussée de l'immeuble et qui communiquait avec le grand escalier de l'hôtel et avec l'escalier de service. Cette pièce était une sorte d'office où avait été disposé le standard téléphonique desservant tous les postes secondaires de la maison.

Un canapé placé en cet endroit permettait aux policiers de se reposer à tour de rôle. Serve croyait fermement que l'assassin de la chambre 13 se laisserait prendre au piège et qu'il viendrait dans l'hôtel. Aussi était-il résolu à ne pas quitter la demeure avant sa visite. Il avait apporté là des provisions de bouche et attendait patiemment. Prosper ronchonnait, car son camarade ne voulait pas jouer aux cartes.

— T'es rigolo, disait-il, est-ce que cela nous empêcherait d'ouvrir les yeux?

— C'est inutile, riposta Pierre Serve, nous sommes ici pour veiller et non pour nous distraire. Nous n'avons pas de faute à commettre.

De la pièce où ils s'étaient enfermés, ils pouvaient surveiller l'entrée de l'hôtel, par une petite croisée munie d'un rideau assez épais. De plus une porte qu'ils avaient laissée entre-bâillée communiquait avec le vestibule. Si quelqu'un venait là, il était contraint de passer devant la cachette des détectives.

Toute la journée et une partie de la nuit se passèrent sans incidents. Vers une heure du matin, alors que Prosper étendu sur le canapé dormait, Pierre Serve dressa l'oreille. Il venait d'entendre un léger bruit à l'extérieur. Il jeta un rapide coup d'œil à la croisée et vit distinctement quelqu'un qui escaladait la grille du boulevard Haussmann. Aussitôt, il tira Prosper de son sommeil.

— Que te disais-je, fit à voix basse l'inspecteur, il vient! Pour une fois, il n'a pas montré beaucoup de perspicacité et s'est laissé prendre à la ruse.

L'homme, qui devait être fort agile, arriva sur le pavé de la cour et sans une hésitation s'orienta. Il se dirigea vers le perron de l'hôtel. Il sortit de sa poche un trousseau de fausses clefs et se mit à tenter d'ouvrir la porte de la demeure.

Serve et Prosper avaient légèrement entre-bâillé la porte donnant sur le vestibule afin d'être prêts à intervenir.

Ils avaient tous deux leur browning à la main. Un grincement déchira le silence. La porte du perron s'ouvrait. Le vestibule s'éclaira faiblement, puis l'inconnu ayant refermé la porte, l'obscurité de nouveau l'envahit.

Le mystérieux visiteur resta quelques instants immobile. On n'entendait absolument rien. Serve se demandait ce qui se passait. Il n'osait pas bouger, considérant qu'il eût été trop dangereux de faire le moindre mouvement. Sans doute le visiteur nocturne voulait-il se rendre compte si l'hôtel était vraiment inhabité.

Cinq minutes au moins s'écoulèrent. Enfin, il y eut un dé clic et une lampe de poche s'alluma soudain. Tapis dans

l'ombre, Pierre Serve et Prosper purent examiner à leur aise la figure de celui qui s'avancait vers le grand escalier et le gravissait. C'était un homme au visage très régulier, qu'éclairaient des yeux fulgurants à l'expression méchante. Instinctivement, Serve serra la poignée de son browning.

L'homme montait doucement, mais sans exagérer les précautions. Il paraissait sûr de son fait et ne pensait pas qu'il fût nécessaire de se méfier.

Arrivé au premier étage, il s'orienta, puis pénétra dans le bureau de travail du marquis de Labat, sans retenir la porte derrière lui.

Serve prit le bras de Prosper et murmura dans un souffle :

— C'est le moment, viens!

Ils se glissèrent hors de leur cachette et se mirent à ramper sur le tapis très épais qui recouvrait le plancher. Il s'agissait, en effet, de faire le moins de bruit possible, afin de ne pas donner l'éveil au malfaiteur. Ils arrivèrent à l'escalier et le gravirent de la même façon, couchés sur les marches, montant petit à petit.

Lorsqu'ils furent à mi-hauteur, entre le rez-de-chaussée et le premier étage, ils entendirent un crissement. Ils comprirent alors que le bandit tirait les rideaux devant les fenêtres. Il voulait ne pas être vu du dehors. Un petit instant après, il alluma l'électricité. Prosper fit un mouvement pour s'avancer. Serve dut le retenir. Ils attendirent quelques minutes. Le mystérieux personnage ouvrait des serrures, crochetait des tiroirs.

Le jeune homme finit par se décider et, ayant touché son compagnon du coude, ils bondirent d'un seul élan vers la porte du cabinet de travail.

L'inconnu, en voyant surgir ces deux hommes qu'il n'attendait pas, eut un sursaut et recula vers le mur instinctivement, comme une bête traquée.

— Rendez-vous ou je tire! ordonna Pierre Serve, son browning tendu.

Une détonation lui répondit. Avec un merveilleux sang-froid et une adresse remarquable, l'inconnu venait de faire feu sur la lampe électrique du plafond qui, brisée, s'éteignit.

La pièce fut plongée dans l'obscurité. Pierre Serve sentit un frisson le parcourir. Le criminel allait-il encore une fois lui échapper?

Prosper se mit à jurer et interpellait son compagnon. Mais le jeune homme se gardait de lui répondre. Il venait de s'accroupir et se déplaçait latéralement.

Dans la pièce, un simple craquement du parquet décelait la présence du visiteur.

Une poignée de porte grinça.

— Zut! Il s'échappe! s'écria Prosper. Au même instant, une détonation nouvelle retentit. Dans l'ombre, il y eut l'éclair du coup de feu.

— Manqué! Manqué! clama, furieux, Prosper.

Pierre Serve s'énervait. Ce Prosper, quel imbécile! Devait-on parler ainsi, lorsqu'on se trouvait en pleine obscurité, dans une pièce où se tenait un bandit aussi dangereux?

Prosper tira encore un coup de revolver, qui n'eut d'autre résultat que de dénoncer sa position exacte. Il barrait la porte d'entrée du cabinet de travail. Serve aurait voulu déterminer à quel endroit se trouvait celui qu'il voulait arrêter.

Il écoutait, le doigt sur la détente de son browning. Le visiteur mystérieux n'était pas parti. Sans doute avait-il voulu fuir par une autre porte qu'il venait de trouver fermée. Il ne pouvait sortir, sans passer par le palier où se tenait Prosper.

Un silence absolu régnait maintenant. Cependant, Serve, habitué à obser-

ver, croyait distinguer comme des frôlements. Certainement le scélerat devait se déplacer pour essayer de forcer le passage.

Prosper avait dû de son côté éventer la manœuvre, car il se mit soudain à bouger. Il voulait se rendre compte de l'endroit où se tenait l'adversaire. Il alluma tout à coup sa lampe de poche. Le faisceau de lumière troua l'ombre. Pierre Serve faillit crier à son collègue qu'il n'était qu'un sot.

Une détonation éclata et Prosper s'écroula blessé. Pierre Serve voulut en finir: il se dressa, avec l'intention d'aller prendre la place de Prosper sur le palier. Comme il touchait le mur, il sentit sous ses doigts un commutateur électrique et le tourna. La lumière jaillit d'une lampe placée sur le bureau.

Et Serve se trouva face à face avec l'inconnu. Ce dernier s'était dirigé vers lui dans l'obscurité. Au moment où Prosper avait allumé sa lampe, il avait dû être démasqué. Les deux hommes allongèrent le bras en même temps et tirèrent.

Pierre Serve, se sentant atteint, chancela, mais se redressant par un prodige de volonté, il tira de nouveau et eut la satisfaction, cette fois, de voir son adversaire s'écrouler sur le tapis.

L'inspecteur se raidit contre la souffrance, et se précipitant, trappa d'un coup de pied la main crispée qui tenait encore un browning. L'arme tomba. Après quoi, le jeune homme eut la force de passer les menottes à celui qu'il venait de terrasser.

Cela fait, il se laissa aller dans un fauteuil. Il avait reçu une balle en haut de l'épaule et ressentait des douleurs lancinantes. Pourtant, au bout de quelques secondes, il se releva pour aller voir en quel état son collègue se trouvait. Prosper râlait. La balle de l'inconnu l'avait atteint en pleine poitrine.

Serve se retourna vers son adversaire et constata qu'il semblait en piètre état. L'inspecteur résolut alors d'appeler à secours et réussit, en se tenant à la rampe, à descendre jusqu'au rez-de-chaussée. Il décrocha le récepteur du téléphone et demanda la communication avec la police judiciaire.

Il donna à l'inspecteur de garde toutes les indications nécessaires pour réveiller Bareloug et lui dire de venir d'urgence. Ensuite, il remonta au premier étage. Le bandit paraissait se mieux porter et tentait de se défaire de ses menottes.

— Plus un geste! ordonna Serve, ou je tire! Il est inutile de bouger. Avant une demi-heure, ceux que je viens d'appeler seront là et vous serez emmené. Vous voyez que j'ai fini par avoir raison de vous, assassin!

L'inconnu eut un rictus de rage et dit:

— Vous avez été le plus fort et je rends hommage à votre habileté, mais vous n'en serez pas plus avancé, car je vous apprendrai que les balles de mon revolver sont empoisonnées.

Pierre Serve frémit mais ne voulut pas laisser croire au misérable qu'il avait en face de lui qu'un sentiment de frayeur pouvait s'insinuer en son âme.

— Vous ne me faites pas peur, dit-il. Vous me rendrez cette justice que, malgré vos menaces, je vous ai bravé constamment, que ce soit à la villa des Orchidées, rue de la Terrasse, ou rue Saint-Sauveur.

L'inconnu ricana :

— Savez-vous d'abord, Pierre Serve, si je suis bien celui que vous cherchez depuis si longtemps et avec tant d'acharnement?... Rassurez-vous! Je vous vois pâlir. Je suis beau joueur et puisque nous devons mourir tous les deux, car vous mourrez aussi, je veux

bien vous révéler la vérité. J'éprouve une grande satisfaction d'amour-propre à penser que la police ne m'aura pas vivant. Alors que m'importe le reste, puisque tout est fini pour moi !

— **Qu'êtes-vous ?** questionna l'inspecteur.

— Je vous répète que je suis beau joueur et que je ne chercherai pas à vous le cacher. Au surplus, j'ai sur moi des pièces d'identité que l'on découvrirait. Alors, à quoi bon dissimuler encore ? Je suis le marquis de Bolbion, ami intime de Lucien de Vrantès, son âme damnée, pour parler comme la duchesse, cette vieille femme stupide et timorée qui aurait pu me faire arrêter cent fois.

— Pourquoi l'avez-vous tuée ? Quel mal vous faisait-elle ?

— J'ai été contraint d'en arriver à l'expédier dans l'autre monde, fit-il d'une voix gouailleuse, car elle devenait trop dangereuse pour moi. Je vous dirai que son fils s'était compromis dans une sale affaire et qu'il avait même commis un crime. La duchesse tenait par-dessus tout à l'honneur de son nom. Elle savait que je détenais des preuves de la culpabilité de Lucien de Vrantès et, ma foi, me versait assez régulièrement toutes les sommes que je lui demandais. J'avais pour complice Mélanie sa domestique, qui m'a rendu les plus grands services, car je la tenais par son passé, un passé plus que louche.

Malheureusement, la duchesse a trouvé un jour dans les papiers de Lucien de Vrantès la preuve que j'avais participé moi aussi, à une affaire assez compromettante et elle m'a menacé de me dénoncer. J'ai compris qu'elle était à bout, qu'elle finirait effectivement par se lasser d'être ma dupe et j'ai préféré éviter une catastrophe possible. Elle en était arrivée, en effet, à envisager très sérieusement la possibilité de se débarrasser de moi en me livrant à la justice, résignée à déclencher le scandale de son fils. J'ai employé la ruse, affectant d'être revenu à de meilleurs sentiments, lui faisant savoir que je consentais à lui rendre les documents relatifs à son fils et qui l'épouvantaient si fort.

— Et vous l'avez attirée à l'hôtel de la Haute-Loire ? déclara Serve, qui regardait le misérable d'un air méprisant.

— Nous étions allés souvent dans cette maison, pour pouvoir nous entretenir à notre aise, sans être dérangés. Je connaissais cet hôtel par un de mes

valets de chambre qui y avait servi en qualité de domestique et qui m'avait parlé de la singulière disposition des verrous extérieurs sur les portes.

— C'est ce même valet de chambre, reprit Serve, que vous avez tué, de peur de révélation ?

— Oui, si je n'avais agi de la sorte, il aurait parlé et l'on aurait fini par arriver jusqu'à moi. Je suis très fort en chimie et possède un laboratoire admirablement outillé. Cela m'a permis d'endormir la duchesse dans la chambre où elle m'attendait. Puis, je l'ai tuée avec un poison indien qui ne laisse aucune trace et qui est foudroyant. Je me suis débarrassé du comte de Vercourt et du marquis de Labat, car ils étaient au courant de certaines particularités de ma vie et pouvaient porter sur moi de graves accusations. Tant qu'ils n'ont pas été mis en cause, ils se sont abstenus, mais dès l'instant où la police a voulu s'occuper d'eux, ils devenaient dangereux pour moi. Après la mort de la duchesse, je ne risquais plus d'être inquiété pour l'affaire dont je vous parlais tout à l'heure, étant donné que la duchesse avait apporté à l'hôtel de la Haute-Loire les documents compromettants. Elle voulait me les rendre en échange de ceux relatifs à Lucien de Vrantès. J'ai pu m'en emparer sans difficulté et si vous ne vous étiez pas trouvé dans la pièce voisine, personne n'aurait cru à un crime.

Il se tut. Sa respiration se faisait rauque. Pierre Serve comprit que le bandit allait mourir. Il aurait voulu cependant obtenir d'autres renseignements. Mais le marquis de Bolbion étouffait.

L'inspecteur lui-même ne se sentait guère valide. La fièvre commençait à le gagner. Il se demandait si son adversaire avait dit la vérité en affirmant que les balles du revolver étaient empoisonnées. Il s'assit devant le bureau du marquis de Labat et, prenant une grande feuille de papier, écrivit le plus rapidement possible ce qu'on venait de lui révéler.

Il luttait contre un engourdissement qui le paralysait. Pourtant, il songeait que le commissaire Barelong, lorsqu'il arriverait, ne pourrait ouvrir la porte de l'hôtel et qu'il serait obligé de la faire enfoncer. Mais il ne se sentait pas la force de se lever et de descendre un étage. Puis il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, il ne se souvint pas d'abord de tout ce qui s'était passé. Il se trouvait dans une salle d'hôpital. Autour de lui se tenaient le commissaire Barelong et Mathilde Lanval, la petite-fille de la duchesse de Vrantès.

— Je suis très malade, n'est-ce pas ? interrogea le policier d'une voix faible.

— Dites plutôt, déclara le magistrat, que vous étiez en danger hier encore, mais, aujourd'hui, vous êtes complètement tiré d'affaire.

— Comment, s'étonna Pierre Serve, c'est donc hier qu'a eu lieu le drame du boulevard Haussmann ?

— Il y a trois jours, répondit le commissaire, que les médecins tentent de vous arracher à la mort. Nous avons bien cru, d'abord, que vous n'arriveriez pas à triompher du mal. On a dû combattre un grave empoisonnement du sang. Soyez heureux, Serve. Vous allez recevoir de l'avancement et de plus...

Mathilde Lanval coupa la parole au commissaire et dit :

— Vous m'avez promis, Monsieur, de ne rien révéler devant moi.

— Je respecterai votre volonté, Mademoiselle.

La jeune fille tendit la main au détective et fit :

— Vous avez, au risque de votre vie, découvert l'assassin de grand-mère, Monsieur, je vous en serai reconnaissante toute la vie. Je vous remercie et vous dis adieu.

Elle partit et Serve, malgré son état d'abattement, discerna que la petite-fille de la duchesse paraissait fort accablée. Quand elle eut franchi le seuil de la pièce, Barelong hocha la tête et murmura :

— L'existence de cette jeune fille est bouleversée par les révélations qui viennent de se produire. Elle a été si affectée, qu'elle veut se retirer du monde et entrer dans un couvent. Elle m'a chargé de vous apprendre que, pour vous remercier, elle vous laissait tout ce qui restera de sa fortune, après que la somme due aux héritiers du marquis de Labat aura été payée.

Et, comme le jeune homme semblait très ému à l'annonce de cette nouvelle, le magistrat lui serra la main à son tour avec une sympathie qui n'était pas feinte.

PIERRE DESCLAUX.

FIN

PRIME A NOS ABONNES

Le PÊLE-MÊLE est heureux d'offrir à tous ses lecteurs qui s'abonneront ou se réabonneront pour un an :

Une Magnifique Prime Gratuite

consistant au choix en

Un Joli Nécessaire à Ongles

argent contrôlé, comprenant une lime et un polissoir, ou

Un Superbe Couteau

(modèle armée suisse), avec chaîne métal et comprenant 2 lames, 1 tournevis, 1 ouvre-boîtes conserve, 1 tire-bouchon et 1 poinçon.

PRIX DE L'ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements : 20 fr. - Etranger : 25 fr.

Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste, et à l'Administration du Pêle-Mêle, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e).

Compte de chèques postaux : 259-10.

BULLETIN D'ABONNEMENT

M. l'Administrateur du PÊLE-MÊLE

3, rue de Rocroy, Paris (X^e).

Ci-joint, veuillez trouver la somme de **Vingt francs** en mandat-poste ou chèque postal pour un abonnement d'un an.

Cet abonnement me donne droit à la prime de :

Nom _____

Adresse _____

Département _____

Bulletin à découper ou à copier.

Un homme ingénieux n'est jamais embarrassé.
le SYSTEME D vous rendra ingénieux.
EN VENTE PARTOUT : 30 centimes le numéro.
Administration, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e).

**CONCOURS DES VIDES
BON N° 4.**

A détacher et à joindre à la solution.

**CONCOURS DES JAMBAGES
BON N° 10**

A détacher et à joindre à la solution.

" L'ENVERS VAUT L'ENDROIT "

RETOURNAGE, Transformations de Vêtements, Mesure, Travail à Façon.
UNION COOPÉRATIVE D'OUVRIERS TAILLEURS, 19, rue de Châteaudun (9°).
 Succursales : 10, rue Sophie-Germain (Avenue d'Orléans) et 14, rue Saint-Marc (Vivienne-BOURSE).
 Nombreux dépôts dans Paris. — PARDESSUS RETOURNÉS SOUS DIX JOURS

Les Situations les plus variées sont aujourd'hui accessibles à tous

Vous pouvez vous renseigner, aussi complètement que possible et sans la moindre dépense, sur la situation qui convient le mieux à vos goûts, à vos aptitudes, à vos légitimes ambitions en consultant les brochures que la plus importante école du monde, **L'ÉCOLE UNIVERSELLE**, placée sous le haut patronage de l'État, adresse gratuitement sur demande :

- BROCHURE N° 6502** : Classes primaires complètes, Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats.
- BROCHURE N° 6520** : Classes secondaires complètes, Baccalauréats, Licences (Lettres, Sciences, Droit).
- BROCHURE N° 6525** : toutes les **Carrières Administratives**.
- BROCHURE N° 6541** : **Grandes Écoles spéciales** (Agriculture, Industrie, Travaux publics, Mines, Commerce, Armée et Marine, Enseignement, Beaux-Arts, Colonies).
- BROCHURE N° 6547** : **Carrières d'Ingénieur**, Sous-Ingénieur, Conducteur, Dessinateur, Contremaître dans les diverses spécialités : Électricité, Radiotélégraphie, Mécanique, Automobile, Aviation, Métallurgie, Mines, Travaux publics, Architecture, Topographie, Froid, Chimie, Agriculture.
- BROCHURE N° 6564** : **Carrières du Commerce**, Administrateur, Secrétaire, Correspondancier, Sténo-dactylo, Contentieux, Représentant, Publicité, Ingénieur commercial, Expert-Comptable, Comptable, Teneur de livres. **Carrières de la Banque**, des **Assurances** et de l'**Industrie hôtelière**.
- BROCHURE N° 6575** : **Langues Étrangères** (Anglais, Espagnol, Italien, Allemand).
- BROCHURE N° 6586** : **Orthographe, Rédaction, Calcul, Écriture, Calligraphie**.
- BROCHURE N° 6591** : **Carrières de la Marine Marchande**.

Envoyez aujourd'hui même votre nom, votre adresse et le numéro des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets à titre absolument gracieux et sans aucun engagement de votre part.

ÉCOLE UNIVERSELLE, 59, boulevard Exelmans, Paris (16°).

INFAILLIBLEMENT avec **L'IRRADIANTE** envoyée à l'essai, vous soumettez le pres ou de loin quelqu'un à votre volonté. Demandez à M^{me} GILLE, 169, Rue de Tolbiac, Paris, sa brochure gratuite N° 23.

VOUS GRANDIREZ

DE 11 CENTIMÈTRES en 4 mois
 Jusqu'à l'âge de 35 ans grâce au système du **D^r J. H. SMITHSON** la plus belle découverte faite dans ce domaine depuis 20 ans. Ainsi l'a déclaré le Prof. **W. CURREL**, de Boston.

HOMMES et FEMMES qui souffrez d'être petits et qui désirez grandir. Écrivez de suite en joignant timbres pour réponse à

"PHYSICAL" SYSTÈME Français-Américain (Section P)
 46, rue de l'Échiquier, Paris (X^e) R.C. Seine 96.017

DOMINER et INFLUENCER RÉUSSIREN TOUT, grâce aux **SECRETS DE NIARKA** Curieuse notice contre 0 fr. 25. M^{me} A. NIARKA 131 avenue de Paris, Saint-Mandé (Seine).

POUR RIRE ET FAIRE RIRE
 Demander les Catalogues de **Farcès, Attrapes, Surprises p^o Soirées, Dîners et p^o Noces, Articles de physique et de prestidigitation, Chansons, monologues, pièces de comédie p^o Salons, Familles et Sociétés, Librairie amusante, agricole, livres utiles et de jeux, magie, magnétisme, hypnotisme, articles de **Gottillon et de Carnaval**, etc. Envoi contre 1 franc. Se recommander du journal.**

H. BILLY, 8, r. des Carmes, Paris-5^e MAISON FONDÉE EN 1808

Soyez donc raisonnable !

Buvez

SUZE-CASSIS
 ou
SUZE-CITRON

puisque vous savez que votre santé en dépend

Demandez partout le **FILM COMPLET** qui paraît deux fois par semaine. (Le jeudi et le dimanche.)

Le n° 124 qui paraît aujourd'hui publie :

MALVA

Ciné-roman complet.

Le n° 125 qui paraîtra jeudi prochain publiera :

LES NAUFRAGÉES DE LA VIE

Ciné-roman complet.

Le numéro : 25 cent.

Envoi franco de chaque numéro contre la somme de 0 fr. 30, adressée à l'Administration du **Film Complet**, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).
 Aucun envoi contre remboursement.

Le gérant : **AUGUSTIN FEBREL**, Imprimerie de Seaux.

Voici la **SANTÉ** et la **JOIE** par le nouveau sport complet

L'AUTO-SKIFF

Voiturette mécanique à l'usage des Enfants

En vente dans tous les Bazaars, Maisons de Sport, Nouveautés, etc.